Dany Laferrière

Rencontre avec l'écrivain et cinéaste, qui publie « Vers le Sud », parallèlement à la sortie en salles de son adaptation au cinéma. Entretien. Page 12.

L'Inde et l'Occident

De nombreux romans et essais interrogent l'histoire complexe des attirances et répulsions entre l'Europe et le sous-continent indien. Dossier. Pages 6 et 7.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 3 février 2006

GEORGES HENEIN
JOYAUX D'OUTRE-TOMBE

Pour la première fois, la presque totalité de l'œuvre de ce grand écrivain égyptien francophone est éditée. L'occasion de découvrir un poète surréaliste, chroniqueur truculent, proche d'Henri Calet et d'Yves Bonnefoy.

Littératures. Page 3.

Littératures

« Ourania » ou le voyage en Utopie de J.M.G. Le Clézio. Et un florilège de textes courts : Nancy Lee, A. S. Byatt, Robert Walser... Pages 4 et 5.

Espace

« A quoi servent les astronautes ? » Dans un essai corrosif, Serge Brunier démontre l'inutilité des vols habités.

Sciences. Page 9.

Histoire

Le troisième tome de « L'Histoire du corps », consacré au XX^{e} siècle, explore l'ère de son exaltation, mais aussi de sa négation. Page 8.

Contributions

Pascal Dibie
Ethnologue, maître de conférences à l'université Paris-VII, iI dirige la collection « Traversées » aux éditions Métailié. Il doit publier *Le Village métamorphosé* en mars 2006 (Terre humaine, Plon).

Nicolas Fargues
Ecrivain vivant à Madagascar, auteur de *Le Tour du propriétaire* (2000), *Demain, si vous le voulez bien* (2001), *One-Man-Show* (2002) et *Rade Terminus* (2004), tous édités chez POL.

Christine Jordis
Editrice chez Gallimard, membre du jury Femina et collaboratrice du « Monde des livres ». Dernier ouvrage paru : *Une passion excentrique (Seuil, 2005).*

Gamal Ghitany
Ecrivain égyptien, auteur, entre autres, de *La Mystérieuse Affaire de l'impasse Zaafarâni* (Actes Sud, 1997), *Pyramides* (Actes Sud, 2000), *Le Livre des illuminations* (Seuil, 2005).

Rectificatif

Contrairement à ce que nous avons écrit dans « Le Monde des livres » du 27 janvier, chapitre. com s'est associé avec Gibert Joseph en 2005, et pas avec Gibert Jeune, son concurrent de la Place Saint-Michel, à Paris.

Un retour sur la polémique suscitée par les déclarations d'Alain Finkielkraut à « Haaretz »

Réflexions sur l'affaire Finkielkraut

Elisabeth de Fontenay

Deux mois ont passé depuis le déclenchement de « l'affaire Finkielkraut ». Peut-on, tout en continuant à se réclamer de certaines exigences intraitables de la gauche, suggérer qu'en dépit de ses outrances, cet homme n'a rien du raciste réactionnaire qu'une campagne de lynchage médiatique a fait de lui ? Il m'a semblé qu'en raison des vingt ans de tumultueuse amitié qui m'unissent à lui, je devais tenter un retour réflexif sur la révoltante opération de destitution dont il a été la victime.

Qu'un journaliste sans scrupule d'un grand journal israélien de gauche ait entraîné dans un traquenard un intellectuel qui a le goût des emportements, que l'interview n'ait pas été donné à relire et ait subi des traductions successives, que le titre – « Ils ne sont pas malheureux, ils sont musulmans » – ait été concocté avec malignité par la rédaction d'*Haaretz*, que la juxtaposition de citations, faite par un collaborateur du *Monde*, ait aggravé les équivoques, que l'entretien explicatif qui s'en est suivi dans le même quotidien ait été titré « j'assume » au lieu de « Ce que j'assume », cette cascade d'irresponsabilités ne semble pas faire de doute (*Le Monde* des 24 et 28 novembre). On aurait raisonnablement pu en prendre acte et en rester là.

Or voilà que l'auteur d'une œuvre dont la portée est incontestable, le professeur exemplaire d'une grande école de la République [l'Ecole polytechnique], le producteur d'une remarquable émission de radio [Répliques sur France-Culture], est devenu en vingt-quatre heures, à cause d'un regrettable laisser-aller verbal malhonnêtement exploité, l'homme à abattre, puisque accusé du crime à juste titre le plus vilipendé de l'époque : le racisme. Une campagne diffamatoire a donc livré Finkielkraut à la vindicte publique. Son visage a même été exposé en couverture d'un hebdomadaire : seul manquait le montant de la prime.

Mais il y a plus grave. Je ne parviens pas à comprendre ce qui a conduit deux historiens que j'admire, Benjamin Stora et Pierre Vidal-Naquet, cosignant avec d'autres un beau texte mettant en garde contre l'antisémitisme d'un certain antiracisme (*Le Monde* du 6 décembre 2005), à renvoyer dos à dos Dieudonné et Finkielkraut, accusés de recourir aux mêmes procédés : *« falsification, dénégation, occultation »*. Fallait-il qu'on falsifie, dénie et occulte ce que représente Finkielkraut pour le mettre ainsi en équivalence avec cet humoriste navrant ! C'est à ne pas s'en remettre.

Dans une démocratie, il est indispensable de pouvoir critiquer, et même condamner un propos, un texte, une pensée. Nul ne peut s'autoriser en revanche à déshonorer un homme et à liquider un écrivain que créditent son œuvre et son parcours. Or, du jour au lendemain, cette œuvre et ce parcours ont été dépouillés de leur complexité et dépossédés de leur histoire. Un aussi lâche acharnement contre un auteur qui s'est efforcé de rendre à ses propos leur véritable teneur et de les resituer dans la continuité d'une réflexion poursuivie depuis des années, n'est-ce pas là un signe que ce pays va mal ?

Dans une démocratie, il est indispensable de pouvoir critiquer, et même condamner un propos, un texte, une pensée. Nul ne peut s'autoriser en revanche à déshonorer un homme

Devant un tel déchaînement de haine, on ne peut que s'inquiéter et demander comment quelques faiseurs d'opinion ont pu en venir à cette terrifiante réduction, à cette promotion d'un choix de paroles fiévreusement prononcées et parfois falsifiées au statut de révélation définitive sur la vérité profonde d'un homme. Sans doute cela tient-il à la place qu'occupe Finkielkraut dans le monde intellectuel. Car cette campagne aura fait éclater le paradoxe permanent qui le constitue. Comment nier en effet que sa capacité à s'émouvoir et à se battre sur tous les fronts, sa manière parfois terrassante d'exposer son point de vue, de brandir sans prudence la dissension, passionnent et épuisent les uns, antagonisent les autres ?

A quoi s'ajoute, bien sûr, la réputation de philosophe médiatique qu'on lui a faite. Pourtant, cette trop facile désignation traduit une méconnaissance du lieu philosophique et politique où il se situe. Ce lecteur d'Hannah Arendt, qui s'attache à penser l'événement, ne dédaigne pas d'utiliser, chaque fois qu'il en a la possibilité, les médias de son temps. Mais ce qu'il y apporte, c'est tout sauf un désir de séduire, puisque, développant des thèses aussi hétérodoxes que longuement méditées, il ne craint pas d'affronter l'isolement et la réprobation

S'il lui arrive de foncer tête baissée dans des constats implacables sans consentir à s'arrêter d'abord à des analyses élémentaires, sans prendre la peine d'évoquer les faits les plus déterminants de la réalité sociale, c'est que les discours à ce sujet lui semblent convenus et insuffisants. Certaines de ses fâcheuses formulations ont été suscitées, bien plus que par les événements eux-mêmes, par son indignation face à des commentaires – de droite ou de gauche – tellement édifiants et dénégateurs qu'ils ne pouvaient que manquer l'inquiétante singularité de ce qui était arrivé, et donc se priver des moyens d'y faire face sur le long terme. C'est son élitisme républicain et sa détestation de la démagogie qui lui interdisent de s'arrêter sur ce qu'est devenue la réalité des élèves, d'entendre la parole de ceux des enseignants qui, de manière héroïque, essaient de parer au plus pressé, ainsi que celle des travailleurs sociaux qui aident, qui aiment ces adolescents difficiles et en difficulté.

Pour lui, en effet, ce que les émeutes des banlieues ont d'abord manifesté, c'est l'effondrement de la mission d'égalisation des chances, impartie à l'éducation nationale. Et même si on peut lui reprocher de ne pas rappeler que des diplômés de l'enseignement supérieur trouvent d'autant moins de travail qu'ils sont issus de l'immigration, il aura vraiment fallu une bonne dose de mauvaise foi pour rattacher la brutalité des propos tenus à autre chose qu'à une passion de cette école à la française, dont il constate avec désespoir qu'elle n'a pas su être offerte aux enfants défavorisés comme une chance réelle d'intégration, et qu'elle ne fonctionne plus correctement que pour les enfants des bourgeois.

Une question demeure. Comment se fait-il que, tout en étant hanté par la finitude du politique, ce démocrate ne veuille pas faire la part des choses et ne renonce jamais à cette approche en vrille, sans doute trop idéaliste, du mal social ? Comme si la moindre concession aux euphémismes de la pudibonderie publique ambiante valait capitulation. C'est peut-être parce qu'habite en lui un penseur tragique dont la vision souvent pessimiste des choses ne parvient à faire son chemin qu'à travers des interventions qui contrarient, voire violentent, l'opinion dominante. Cet alliage d'analyse et de déploration, de pensée critique et de mélancolie, libre à chacun de ne pas l'accepter. Mais, en la circonstance, on aura sauté sur l'occasion d'éliminer l'homme et l'œuvre.

Occasion... N'est-ce pas le fin mot de l'affaire Finkielkraut ? Ceux qui se sont livrés avec une joie mauvaise à cette indécente vivisection n'attendaient en effet qu'une occasion. Ils n'allaient pas laisser passer une pareille aubaine : le masque enfin arraché, le faux pas enfin mortel, le juif enfin raciste. Mais qu'on se rassure. Si l'indignité de cette chasse à l'homme nous emplit de terreur politique et morale, elle n'a aucunement le pouvoir de briser le rayonnement d'une présence, d'anéantir une écriture et une parole qui, pour tant de nos contemporains, de nos concitoyens restent décidément irremplaçables.

Elisabeth de Fontenay est philosophe, professeur émérite à Paris-I

Proposer un texte pour la page « forum » par courriel :
mondedeslivres@lemonde.fr
par la poste :
Le Monde des livres,
80, boulevard Auguste-Blanqui,
75707 Paris Cedex 13

LETTRE DE LONDRES

« Matisse, The Master », une biographie exemplaire

LORSQU'EN 1990 l'éditeur d'Hilary Spurling lui suggéra d'écrire une biographie d'Henri Matisse, cette journaliste anglaise tomba des nues. Elle n'imaginait pas un instant que personne n'avait jusqu'ici raconté par le menu la vie du grand peintre. *« J'ai senti mon cœur bondir*, se souvient-elle. *Je ne pensais pas être le bon choix : je n'étais pas historien d'art, j'étais une femme, et je n'étais pas française. »*

Et pourtant, quinze ans plus tard, dont dix d'enquête et cinq d'écriture, Hilary Spurling, 65 ans, ex-critique théâtrale et artistique, vient d'empocher les 25 000 livres sterling du prix Whitbread, l'une des récompenses littéraires les plus prestigieuses de Grande-Bretagne. *« J'étais estomaquée en apprenant la nouvelle*, dit-elle. *J'avais parié sur quelqu'un d'autre. »* Les bookmakers aussi, en donnant gagnante la romancière écossaise Ali Smith, avec son livre *The Accidental*.

En trente-quatre années d'existence, les jurys du prix Whitbread ont, il est vrai, traité les biographies en parents pauvres. Elles n'ont été couronnées que cinq fois, la plus récente – Samuel Pepys par Claire Tomalin – datant de 2002. Avant de se plonger dans la vie de Matisse, Hilary Spurling avait déjà quatre biographies à son actif, Mais elle ne prévoyait pas que ce nouveau compagnonnage durerait si longtemps.

« J'écris des biographies, explique-t-elle, *parce que je suis fascinée par les gens, par leur ingéniosité infinie, par les étranges comportements dont leurs vies sont faites, et parce que la nature humaine me fournit de meilleures intrigues que n'importe quel roman que je pourrais inventer. »*

Légende officielle

Hilary Spurling aime comparer le biographe à un *« détective privé qui soulève chaque pierre »* pour trouver un indice, ou à un enquêteur qui, en renouant les fils d'une vie, cherche aussi à *« éclairer le siècle »* dans lequel celle-ci s'inscrivait. Certains mystères, constate-t-elle, résistent à l'analyse, comme celui-ci, crucial : pourquoi Matisse est-il devenu peintre ? *« Malgré toutes mes recherches, je n'ai pas pu répondre à cette question. »*

« Si mon histoire était un jour écrite, elle étonnerait tout le monde », avait prédit Matisse au soir de sa vie. Sa biographe fut la première surprise. Elle savait qu'un artiste ayant peint de telles œuvres *« ne pouvait avoir eu une vie ennuyeuse »* : *« J'avais raison. Sa vie fut tellement dramatique qu'en comparaison celle de Picasso ressemble à un pique-nique. »* Matisse, souligne-t-elle, était un homme généreux, passionné, angoissé. L'enfant du Nord, qui avait fui les tristes paysages de son enfance pour les couleurs chantantes du Sud, sublimait dans des œuvres lumineuses et sereines la pauvreté matérielle et le doute spirituel qui l'assaillaient. *« Je peins*, confia-t-il, *pour oublier tout le reste. »*

Hilary Spurling a travaillé dans des conditions idéales. Chaque jour, pendant une à deux heures, le peintre écrivait des lettres : sa biographe les a toutes lues, ce qui lui a pris plusieurs années. Elle a aussi longuement parlé avec la dernière égérie de Matisse, Lydia Delectorskaya.

Ce livre magistral brise nombre d'idées fausses qui ont forgé la légende officielle du peintre, notamment deux d'entre elles : rien ne prouve, assure Hilary Spurling, que Matisse couchait nécessairement avec ses modèles ; et rien ne confirme que le peintre ait eu un comportement insouciant, voire complaisant envers les nazis, sous l'Occupation. *« Je n'ai jamais perdu la foi en Matisse*, résume sa biographe. *Comme homme et comme artiste, il m'a surprise jusqu'au bout. »* ■

JEAN-PIERRE LANGELLIER

Matisse, The Master. (A Life of Henri Matisse, volume two, 1909-1954). La première partie, publiée en 1998, s'appelait *The Unknown Matisse*. Les deux livres ont été publiés chez Penguin.

AU FIL DES REVUES

« L'Ours polar », « Temps noir », « 813 »... policiers pour tous

À L'IMAGE de la production éditoriale de romans policiers, qui ne cesse de se redéployer au travers de nouvelles collections, les revues spécialisées se multiplient pour éclairer l'amateur dans la profusion des parutions. Il est impossible de dresser une liste exhaustive de ces revues, mais au moins peut-on signaler quelques références.

813, l'organe des Amis de la littérature policière, dont le nom est inspiré d'une des aventures du gentleman-cambrioleur, fait paraître dans son dernier numéro un excellent dossier Lupin, et même une nouvelle inédite de Maurice Leblanc.

Temps noir, qui est publié par Joseph K, par ailleurs éditeur du *Dictionnaire des littératures policières* de Claude Mesplède, est surtout remarquable par la qualité de ses dossiers. Le prochain, en mars, sera consacré à Pierre Véry.

L'Ours polar est plus modeste d'aspect, mais son approche est toujours originale. Le n° 35, qui vient de paraître, propose un entretien avec l'auteur japonais Ishida Ira. Véritable phénomène au Japon, cet auteur né en 1960 est encore peu connu en France, où un seul de ses livres, *Ikebukuro West Gate Park*, a été traduit, aux Editions Philippe Picquier. L'auteur de l'entretien, Christophe Dupuis, a également eu la bonne idée de réaliser une interview de Dominique Sylvain, cette romancière française qui vit à Tokyo, et dont la revue publie par la même occasion une nouvelle inédite, *Une soupe aux nouilles*. Un des points forts de *L'Ours polar* est la sélection d'ouvrages destinés à la jeunesse, sélection qui figure dans une section joliment baptisée « L'Ourson polar ».

En décembre 2005 est paru le n° 0 d'un périodique, ***Shanghai Express***, qu'on devrait pouvoir acheter en kiosque à partir du mois de mars prochain. On ne peut que se réjouir de la volonté affichée de ce nouveau magazine de renouer avec la tradition du roman-feuilleton. Le premier numéro publie à cet égard une véritable curiosité, la toute première enquête de l'inspecteur Lentraille, signée par un certain Albert Duvivier qui, en 1940, n'avait pas encore écrit *Les Coups* sous son nom véritable de Jean Meckert ni commencé sous le pseudonyme de Jean Amila sa carrière d'auteur de romans policiers. Il devrait, dans les numéros suivants, connaître des aventures inédites sous la plume de Didier Daeninckx et de Patrick Pécherot.

L'outil de base dans le domaine du polar reste cependant la revue annuelle publiée par la Bilipo, ***Les Crimes de l'année***. Chacun des volumes paraît en mars, au moment du Salon du livre de Paris, et peut s'acheter en librairie ou sur commande. La prochaine livraison, à savoir le n° 15, comprendra donc une sélection critique des ouvrages policiers parus entre août 2004 et août 2005. Le nombre de titres retenus est suffisamment important (329 en 2004, sur un total d'environ 1 800) pour faire apparaître les grandes tendances du genre, et la qualité de chaque notice en fait un outil qui peut convenir aussi bien au spécialiste qu'à l'amateur en quête d'idées de lecture. Les index sont très soignés, et la revue fournit en prime des renseignements précieux, comme la liste des librairies spécialisées à Paris et en province, celle des festivals ou des périodiques, y compris les fanzines à parution aléatoire. ■

GÉRARD MEUDAL

813, trimestriel, 7 € (22, boulevard Richard-Lenoir, 75018 Paris).
Temps noir, semestriel, 13 € (Joseph K, 21, rue Geoffroy-Drouet, 44000 Nantes).
L'Ours polar, n° 35, 60 p., 6 € ; bimestriel (1, place du Mercadiou, 33490 Saint-Macaire).
Shanghai Express, mensuel, 84 p. (37, rue Rousselet, 75007 Paris).
Les Crimes de l'année, 238 p., 13 € (Bibliothèque des littératures policières, 48-50, rue du Cardinal-Lemoine, 75005 Paris).

Georges Henein, enfin !

Les éditions Denoël publient la quasi-intégralité de l'œuvre poétique et journalistique de Georges Henein. Un remarquable travail d'édition qui permet de découvrir ce grand écrivain méconnu né au Caire en 1914.

Il n'y a pas d'injustice en littérature. Tôt ou tard, on finit par reconnaître un auteur important, même s'il a négligé d'organiser sa propre postérité. Hormis, au début des années 1980, un *Georges Henein* par Alexandrian (Seghers, « Poètes d'aujourd'hui »), ainsi que quelques tentatives d'éditeurs à la visibilité limitée, c'est plus de trente ans après sa mort que, grâce à l'opiniâtreté d'une poignée d'universitaires et à la conviction d'Olivier Rubinstein chez Denoël, Georges Henein (Le Caire, 1914 - Paris, 1973) est rendu accessible dans sa dimension la plus significative.

Si l'écrivain, ami d'Henri Calet et d'Yves Bonnefoy, est resté méconnu à ce jour, c'est avant tout parce qu'il n'a pas laissé d'*œuvre* à proprement parler : des plaquettes de poèmes et de récits, aujourd'hui introuvables, parues chez Corti, Minuit ou au Mercure de France, des essais, des articles politiques, des chroniques et autres éditoriaux de presse qui nous laissent seulement imaginer à quels romans, à quels volumes préméditées tout cela aurait pu aboutir si l'homme s'en était donné la peine.

Car, chez Henein, qui a lu entre autres Hegel et Kierkegaard, le conflit avec l'écriture est une manifestation directe de son inaptitude fondamentale à *croire*. En d'autres termes, c'est parce qu'il doutait de tout, sauf peut-être de l'écriture, qu'il en usa comme s'il s'en excusait, à distance passionnée, faisant de ce désir coupable de mots, comme celui d'exister, le mobile même de sa littérature. Entre 20 et 40 ans, influencé par le mouvement surréaliste, dont il est membre jusqu'en 1947, ce Cioran africain compose des pamphlets, des poèmes, ainsi qu'une cinquantaine de récits brefs, d'un accès difficile, que l'on pourrait qualifier de fables métaphysiques, où la précision de la langue et le faste des images tentent, non sans panache, de défier un pessimisme sans remède : *« Si le suicide était affaire de conviction, toute logique aurait pour fin d'y conduire irrésistiblement. Or c'est précisément pour avoir vécu à portée trop intime de cet acte que l'homme dont je parle ici s'était adressé, s'était rendu à la logique comme à un dernier recours dont on sait par ailleurs qu'il est le plus fallacieux de tous. Oubliant bientôt ce qu'il s'enorgueillissait de considérer comme son cas, il se prit d'affection pour les mots. Non pour tous – il s'en fallait – mais pour ceux qui, disait-il, faisaient "miroirs réfléchissants" et l'aidaient à déjouer la solitude avec ses enfoncements suspects et ses faux jours où l'on a du mal à se croire perdu »* (*La Force de l'inertie*, p. 243).

De gauche à droite : Georges Henein, Henri Calet, « Marthe », Maurice Fahmy, Nadine Krainik, Charles Duits, à la fin des années 1940 D.R.

ŒUVRES
de Georges Henein

Préfaces d'Yves Bonnefoy et Berto Farhi.
Denoël,
1 048 p., 16 €.

Si le poète est sombre, le personnage, lui, est bien vivant : amoureux des femmes, cultivé, raffiné, drôle, truculent, provocateur, engagé, outrancier, charismatique, orateur-né, polyglotte, gourmand, fin amateur de peinture contemporaine, lecteur boulimique, voyageur, contemplatif, oisif et riche. C'est sous cet éclairage-là qu'on le découvre dans ses chroniques littéraires, publiées dès 1957 dans les feuilles de chou de l'époque : *La Bourse égyptienne* et *Le Progrès égyptien*. Egarés entre les comptes rendus d'un concours d'élégance canine ou d'une réception d'ambassade, les papiers d'Henein, nobles, limpides et péremptoires, nourris d'un sens inégalé et toujours renouvelé de la formule, jamais bavards, sont autant d'irruptions miraculeuses destinées à l'oubli. De *L'Iliade* à *Bonjour tristesse*, il a tout lu. Mais la littérature n'est qu'un prétexte à des digressions de haut vol, souvent désopilantes, sur la politique, l'ethnocentrisme occidental, le sens de l'absurde ou l'air du temps.

Etabli sous la direction de Pierre Vilar, ce copieux corpus doit notamment sa valeur à la compilation de ces commentaires longtemps ignorés, dont la portée n'avait cependant pas échappé à un lecteur de choix, plutôt avare de compliments. En 1957, ayant pris connaissance de la recension de *D'un château l'autre* par Henein, Céline lui écrit : *« Cher Monsieur, votre chronique est superbe. Je crois que l'esprit dit français appartient à présent aux lettres d'ailleurs. »*

« Hölderlin, Poèmes de la folie »

« Comme il advient fréquemment aux poètes, on s'avisa du génie d'Hölderlin bien après sa mort. Qu'il mourût fou n'est pas une excuse pour ses contemporains. En 1807, après avoir donné des signes de dépression et s'être rendu suffisamment suspect à la société humaine, Hölderlin est placé sous surveillance chez un menuisier, dans une petite chambre qui surplombe le Neckar. Il y passera trente-six ans, coupé de tout horizon, écrivant des fragments poétiques surprenants et des pièces hiératiques (*La Mort d'Empédocle*). Il fallut attendre l'extraordinaire travail de diamantaire auquel Heidegger se livra sur ces textes pour mesurer toute l'envergure de Hölderlin et ce qui, chez lui, transcende la folie. La réédition de la version française de ses poèmes, déjà publiée en 1929 par les soins de Pierre Klossowski et Pierre Jean Jouve, vient à son heure. Dans son immobilité théâtrale, Hölderlin restera toujours un poète actuel. Sa transe est un moment essentiel de notre vérité. »
(Texte de Georges Henein publié dans Jeune Afrique *en mai 1963, restitué en page 712.)*

Urgence permanente

Le régime de Nasser, qui n'est pas tendre avec l'aristocratie, le contraint à l'exil en 1962. Avec ce déracinement tant géographique que financier, il abandonne définitivement toute velléité littéraire. Engagé à Rome, puis à Paris, à la rédaction de l'hebdomadaire *Jeune Afrique*, il rewrite les textes de ses confrères et tient une chronique *« assez étrange pour tout accueillir : de Brigitte Bardot à Raymond Lulle »*. Moralement diminué, soumis à un rythme de travail éreintant, écrivant dans l'urgence permanente, amer parfois, il n'a cependant rien perdu de sa verve et de sa prodigieuse faculté à s'indigner ou à sublimer le quotidien. Bien au contraire, désaliéné de l'enjeu littéraire, il écrit comme il parle et comme il pense, et le résultat ressemble à s'y méprendre à de la littérature. A propos de la jeune débutante Françoise Hardy, en 1963 : *« Elle a l'expression immobile des gens qui ont beaucoup voyagé sans croire au changement et beaucoup aimé sans renoncer à leur solitude. Elle sourit au ralenti comme dans un rêve et ce sourire ajoute on ne sait quelle mélancolie à ce visage lointain, trop précis pour le brouillard mais trop fragile pour le soleil »* (p. 685.) En 1964, autour de scabreuses révélations, dans une lettre ouverte de Roger Peyrefitte à Mauriac, sur les mœurs de l'auteur des *Amitiés particulières* : *« Peyrefitte ne nous épargne rien. Ni le passé décomposé, ni le plus que douteux. La perversité, les tentations, les suppurations, les élancements, les enlacements, les reniements, tout y est. On a l'impression désagréable de regarder par le trou de la serrure un Mauriac tout nu qui recevrait le prix Nobel pour attentat à la pudeur »* (p. 765.)

Georges Henein, un grand écrivain francophone raté ? Ou bien un grand écrivain tout court, trop longtemps mal payé en retour de sa fascination pour une France et des lettres françaises trop égocentriques ? Qu'importe, puisque peu lui importait à lui. Saluons simplement Denoël et l'équipe de Pierre Vilar pour avoir procédé, selon la formule de l'Egyptien lui-même, à *« la juste réhabilitation du métis »*. ■

NICOLAS FARGUES

Aguzou, Crémer : deux voix très singulières

PARTI PRIS
JOSYANE SAVIGNEAU

Il fallait du courage pour publier un premier roman en cette rentrée d'hiver. Comment trouver sa place entre la délicieuse sonate de Jean Echenoz sur Ravel, le gros opéra flamboyant et revigorant de Philippe Sollers, le galop des cavaliers – Patrick Grainville, Bernard du Boucheron, Jérôme Garcin – et l'arrivée de quelques autres poids lourds, dont Tahar Ben Jelloun et J.-M. G. Le Clézio ? Corinne Aguzou et son éditeur, Tristram, n'ont pas eu peur. Et ils ont eu raison.

La Révolution par les femmes, de Corinne Aguzou – sur laquelle on ne possède aucun renseignement biographique –, est en soi une petite révolution. Enfin une femme écrit avec humour sur les femmes, leurs luttes, leurs échecs, leurs espoirs. Et il ne s'agit pas ici de dérision, mais bien d'un engagement. Du pari de faire un livre à la fois politique et burlesque, loufoque et radical dans sa critique sociale, dans la dénonciation des violences de la société – violences économiques, sexuelles, conjugales.

Comment répondre à la question : *« La révolution par les femmes avait-elle échoué avant ou après avoir eu lieu ? »* Comment admettre que *« le féminisme est un oubli collectif récurrent »*, une *« espérance brûlée »*, et que, *« trente ans plus tard on est plus avancées, dans la défaite »* ? Sans doute en imaginant un roman fou, utopique, onirique, ironique. Un roman de combat.

Les héroïnes de Corinne Aguzou – accompagnées de quelques héros, dont Hélio, traité par certains hommes de *« lavette »* préférant *« travailler avec les bonnes femmes »* – sont des personnes blessées par la vie. Mais qui refusent de se vivre en victimes. Alors, dans les sous-sols d'un immeuble – dit *« le blockhaus »*, probablement dans une cité –, elles essaient d'inventer un avenir.

Bien sûr il faut compter avec les femmes *« traîtres »*, *« plus antiféministes que les hommes »*. Elles sont légion. Puis s'attaquer aux hommes qui veulent tout contrôler. Curieusement, chez Corinne Aguzou, leurs noms sont formés des mêmes lettres : Boris, le gardien cogneur ; Brosi, le médecin de l'hôpital psychiatrique, qui se croit des droits sur son employée, Mira ; Sirob, un supposé auditeur hostile, lors d'un séminaire de Marouchka, l'intellectuelle de la bande ; Sorbi, *« le type de la Commission de Financement des Perspectives Locales d'Insertion »*.

Corinne Aguzou a le sens du portrait, et le don de faire aimer toutes ces battantes : Angèle, qui affronte bravement son cancer, les nausées et les hallucinations ; Barbara, la meneuse, l'organisatrice, toujours à la recherche de *« solutions viables »*, même si elles sont *« transitoires, bricolées »* ; Suzanne, qui recrache les neuroleptiques dont on la gave et rêve de s'enfuir de l'asile...

Celles-ci, et quelques autres, mènent une belle sarabande, à la fois comique et terrible, pour tenter de faire leur *« propre révolution intérieure permanente »*, en résistant à *« la mâle attitude »*. En un mot : Femmes, si vous voulez vous réveiller, lisez donc Corinne Aguzou !

Ce n'est certainement pas pour se reposer du tourbillon de Corinne Aguzou qu'il faut lire *Comme un charme*, de Stéphane Crémer. Mais pour découvrir une autre voix, toute différente, et tout aussi singulière. En 60 brefs fragments, un homme qui vient d'aborder la cinquantaine se souvient. Il est né en un temps de défaite, *« un 7 avril »*, *« en plein Diên Biên Phu »*. Son nom évoque un acteur connu, mais le père, présent dans le récit, n'est pas nommé.

Stéphane Crémer, qui a déjà publié des poèmes, préfacés par Yves Bonnefoy, a une écriture très maîtrisée, le sens de la formule qui fait mouche. Et un humour froid, assassin. Avec une sorte de tranquille cruauté, il règle ses comptes d'enfant abandonné. Pas à l'assistance publique, certes. C'était un abandon de luxe. Grands-parents et pensionnat. Une mère qui part pour huit mois à Tahiti en confiant son tout jeune garçon à ses parents. Un père qui a *« refait sa vie »*, avec lequel les rencontres sont presque toujours désastreuses – et qui, évidemment, interdit à Stéphane de faire du théâtre. Et ce fils *« pas désiré »*, qui a traversé déserts et champs de mines pour trouver son chemin et dire, enfin, son passé. ■

LA RÉVOLUTION PAR LES FEMMES
de Corinne Aguzou.
Ed. Tristram, 192 p., 17 €.

COMME UN CHARME
de Stéphane Crémer.
Denoël, 110 p., 13 €.

ZOOM

UN SENTIMENT D'ABANDON, de Christopher Coake
Saluée par Robert Olen Butler et Nick Hornby, voici une voix neuve qui nous arrive des Etats-Unis. Une voix lyrique, violente, pour dire des vies ravagées, des deuils, des moments d'effroi, des renoncements... Né en 1975 dans l'Indiana, Christopher Coake distille des ambiances lourdes, où la présence du danger est toujours palpable. Comme dans « Un sentiment d'abandon », qui donne son titre au recueil, et où un rendez-vous d'amour dans un lieu paradisiaque du Montana se transforme en fatale équipée. Les personnages de Coake ne sont ni bons ni mauvais, ils voudraient vaguement faire le bien, sans y parvenir. Mais Christopher Coake ne les juge jamais. Et c'est probablement cette plume sèche et distante qui fait tout le sel de son écriture. *Fl. N.*
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michel Lederer, Albin Michel, « Terres d'Amérique », 304 p., 21,50 €.

CE QU'ELLE SAVAIT..., de Lydia Davis
Souvent brèves, toujours écrites dans une langue sans ornement, les histoires de Lydia Davis sont comme des lamelles très fines découpées dans la vie ordinaire : à la fois délicates et presque un peu trop transparentes. Traductrice du français (Proust, entre autres) et auteur d'un roman, cette Américaine née en 1947 s'est surtout distinguée, outre-Atlantique, par ses nouvelles, qui lui ont valu, par exemple, les louanges de l'écrivain Rick Moody. On ne peut s'empêcher, cependant, d'éprouver de la frustration face à ces récits ambigus, qui font mine de tout dire (précision de la langue, aspect très explicite des sentiments), et au fond ne disent rien. A moins que le mérite de ces nouvelles soit justement de montrer à quel point la vie est incompréhensible ? *R. R.*
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Evelyne Gauthier, Phébus, 160 p., 13,50 €.

LAISSE COULER, de Mavis Gallant
D'origine canadienne, Mavis Gallant est sans doute l'une des plus grandes nouvellistes en langue anglaise. Aussi faut-il se réjouir que ses « nouvelles canadiennes » soient publiées, avec une préface enthousiaste de Russel Banks. Car la langue de cette femme de bientôt 84 ans, installée en France depuis 1950, est un enchantement : fluide, souple, colorée comme un être vivant. Ses personnages semblent aussi palpables que s'ils étaient devant vous à raconter des histoires simples, incroyablement percutantes et agrémentées de réflexions sardoniques sur l'humanité. *« Ils descendaient d'immigrés connus (...) sous le nom d'"avortons de Glasgow" »*, écrit-elle à propos d'une famille de catholiques. *« Le terme avait disparu : il suffit de deux générations, autrement dit rien en temps historique, pour se voir pousser des dents solides, de grands pieds et de grandes mains, une longue colonne vertébrale. Seules les aversions et les craintes, matière de la mémoire raciale, se transmettent intactes. » R. R.*
Traduit de l'anglais par Aymeric Erouart, éd. Bernard Pascuito, 164 p., 17 €.

LES ORIGINES DE L'AMOUR, de Maeve Brennan
Née en 1917 dans une famille irlandaise et fille du premier ambassadeur d'Irlande aux Etats-Unis, Maeve Brennan a passé la plus grande partie de sa vie à New York. Cette femme fantasque a travaillé durant trente ans, à partir de 1949, pour le magazine *New Yorker*, où elle a publié, entre autres, de nombreux tableaux de la vie quotidienne. Toutes ces nouvelles à l'exception d'une ont d'ailleurs paru dans ce journal, depuis les textes concernant l'enfance à Dublin jusqu'aux chroniques conjugales et familiales. L'ironie est ce qui caractérise le mieux le style de Maeve Brennan, qui, lors des dernières années de sa vie, alors qu'elle avait plus ou moins perdu la raison, s'était installée dans les toilettes du *New Yorker « comme s'il s'agissait de son unique domicile »,* écrit dans sa préface son éditeur, William Maxwell, rédacteur en chef du *New Yorker*. *R. R.*
Traduit de l'anglais par Dominique Mainard, éd. Joëlle Losfeld, 376 p., 25 €, (en librairie le 9 février).

Une vision de notre monde en sept histoires subtiles et variées

Nancy Lee, une nouvelliste est née

On ignore presque tout de cette jeune femme discrète dont voici le premier livre. Née en Angleterre de parents asiatiques, elle vit désormais au Canada. Discrète : la liste des petits boulots sur son CV témoigne d'années de débine avant qu'elle ne parvienne à se caser dans la publicité.

La seule certitude qu'on peut avoir, au vu de ce recueil de nouvelles, c'est que son agente doit se frotter les mains : elle a découvert un écrivain au talent exceptionnel qui s'impose d'emblée, sans fanfare ni gadget, par la simple acuité du regard et l'universalité des thèmes. Sept histoires, très variées, dont les intrigues sont diverses et les dénouements indéchiffrables : elles forment pourtant un tout et, ensemble, donnent une vision de notre monde.

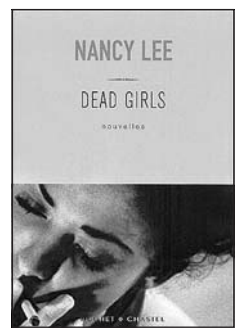
Deux aspects les unissent. Le cadre, d'abord : un paysage urbain et pluvieux, celui de Vancouver, où vit l'auteur. Les personnages ensuite, qui sont des femmes. Les hommes ici sont des comparses, simples fauteurs de troubles, dans tous les sens du mot. Lee les décrit sans tendresse, comme ce groupe de quadragénaires : *« Ils étaient du genre à collectionner les faits, à porter des pulls et des chaussures confortables, et leur appétit pour les informations, les statistiques et les anecdotes futiles remplaçait une libido sur le déclin. »*

Perspicacité méfiante

Ceux-là ne sont plus jeunes, il y en a d'autres plus fringants, toujours en marge, mais toujours esquissés avec une perspicacité méfiante : Lee ne laisse aucun détail à la facilité. Mais elle a ses priorités, et c'est des femmes qu'elle veut parler, de ce pour quoi les femmes sont faites, et qu'elles atteignent si rarement : le bonheur.

« Les gens méritent d'être heureux », marmonne une vieille dans « Rollie et Adèle ». Cette affirmation, hasardeuse ou exagérément optimiste, constitue au fond le thème unique de ces nouvelles. Un thème évidemment fécond : l'héroïne d'« Associated Press » méri-te-t-elle d'être heureuse ? Elle hésite entre deux amants. L'un lisse et confortable, l'autre engagé à sonder la misère du monde, concerné, grave, et toujours absent. Lee aussi interroge le monde et interroge ses personnages : ils ne sont pas heureux. Pourquoi, puisqu'ils « méritent » de l'être ? Parce que les sottises, les paresses, les mots importuns, les actes irréversibles entravent, enrayent la mécanique qui devrait mener à la paix.

La vieille n'a pas parlé de droit au bonheur. Elle a simplement constaté que nous détruisons nous-mêmes les perspectives auxquelles nous pourrions prétendre. Elle-même fait ce qu'elle peut pour aider son fils dans ses relations avec une femme SDF qui pourrait apaiser sa solitude : on entrevoit, on frôle une issue heureuse. Mais dans le monde froid de Lee, il n'y a pas d'issue heureuse : c'est toujours la faute de quelqu'un et le plus souvent de nous-mêmes. Dans « Filles mortes », une de ses histoires les plus moralement brutales, elle présente un couple contraint de vendre la maison pour faire face à des dépenses : ce que coûtent la recherche, les soins et encore la recherche de leur fille disparue en ville depuis des années. Droguée, prostituée, la mère le sait : elle l'a vue au travail.



DEAD GIRLS de Nancy Lee.
Traduit de l'anglais (Canada) par Sophie Aslanidès, Buchet-Chastel, 294 p., 20 €.

« Les gens méritent le bonheur », en vérité ! On peut se rebeller contre le destin, Lee ne l'ignore pas. Ce n'est évidemment pas une solution, mais c'est un bon antalgique. Ainsi pensent obscurément les deux amies d'« A l'est » : pour finir en beauté la virée d'alcool et de drogue qui n'a pas fait oublier les hommes, elles vont simplement, sans raison aucune, glapir sous la pluie battante devant la prison locale jusqu'à ce qu'on les arrête.

On peut aussi recourir à la chimie, celle des molécules, celle des corps enlacés vite fait. C'est plus facile quand on est infirmière, comme Mary dans « Nouvel amour ». Shootée à l'orgasme et au Xanax, elle provoque des vertiges qu'elle déteste.

La misère solitaire, les ravages qu'elle cause sur la personne, les dérèglements sauvages : rien de cela n'est nouveau. Ce qui l'est, ce qui rend ces nouvelles atroces et superbes, c'est leur forme, la manière dont ces histoires sont narrées. N'importe quel écrivain sait décrire un objet, analyser un état d'âme ou souligner un moment décisif. Celle-ci parvient à faire naître un état d'âme par la simple vue d'un objet à un moment décisif : voilà. Pour le reste, il n'y a pas de méthode Lee, sauf celle de varier les tons, les styles et les constructions. L'auteure, parfois retranchée derrière une narratrice, préfère ailleurs parler à la première personne, ou bien tutoyer son personnage. Dans « Sally morcelée », elle se borne à décrire et commenter les parties du corps de cette jeune femme qui, dans un hôpital, assiste aux derniers instants de son père. Les dents de Sally, ses oreilles, ses mains et bien entendu son vagin sont successivement décrits et analysés comme s'ils étaient eux aussi personnages de la scène, et ils le sont.

Des histoires apparaissent ainsi, celle de la vie de Sally, celle d'une intrigue qu'elle tente de nouer avec le médecin de garde, celle enfin d'un amour touchant pour le moribond. Tout est séduisant dans ce recueil, et parfois bouleversant. Tout sauf le titre, qu'on aurait dû traduire en français, simple question de respect pour les milliers de lecteurs qui apprécient les bons livres et ne parlent pas anglais. ■

JEAN SOUBLIN

Cinq contes aux frontières de l'abstrait explorent le corps dans tous ses états

Les métamorphoses d'A. S. Byatt

Il ne faut pas croire ce que rabâchent les amateurs de lieux communs : la littérature n'est pas un bon moyen de s'évader, d'oublier ce bas monde au profit d'un autre. Quand elle est mauvaise, elle ne vous emmène nulle part – ou alors dans des culs-de-sac. Et quand elle est bonne, voire excellente, comme chez A. S. Byatt, elle vous ramène forcément sur terre, en vous conduisant à mieux regarder l'univers qui vous entoure, ou à le regarder autrement. Y compris – et c'est un des talents particuliers de cette romancière britannique de grande envergure – quand le sujet du récit semble s'éloigner profondément du réel ou, du moins, du vraisemblable, comme c'est le cas de certains de ces merveilleux *Petits contes noirs*.

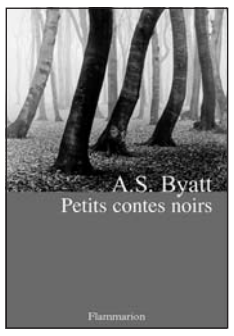
C'est dans la langue d'A. S. Byatt qu'il faut chercher les causes de ce savoureux prodige (et aussi dans l'art de son traducteur, qui partage avec elle une admirable complicité).

Intensité de sensation

A chacune des cinq histoires qui composent le recueil, aussi différentes soient-elles par leur propos, l'écrivain cherche *« la juste relation entre les mots et les choses »*, comme l'explique un des ses personnages. Autrement dit, la manière dont les choses s'inscrivent dans l'ordre du monde. Romancière souvent qualifiée d'*« intellectuelle »* – en particulier dans *Possession* (Flammarion, 1993 et Le Livre de poche, 1995), qui a remporté le Booker Prize, ou dans sa tétralogie commencée avec *La Vierge dans le jardin* (Flammarion 1999 et J'ai Lu 2003) –, A. S. Byatt ne néglige pourtant jamais le concret. Il y a même, chez elle, une intensité de sensation qui semble défier les lois de l'abstrait. Comme si on pouvait *vraiment* percevoir la nature de telle ou telle texture, de telle ou telle couleur, par l'intermédiaire des mots.

Comme si, contre toute apparence, le monde de l'esprit pouvait communier avec celui de la matière. *« Le temps entra dans l'une de ses phases lentes »*, écrit-elle ainsi à propos d'Inès, un personnage qui se transforme progressivement en « Femme de pierre » (c'est le titre de la nouvelle), chacune des parties de son corps se couvrant d'excroissances minérales qui finissent par former une sorte de carapace. Voilà ce que voit Ines, dans sa baignoire : *« Elle resta assise et regarda les objets sur le pont. Luffa, éponge, pierre ponce. Un tube fibreux, une douce masse de trous, une pierre grise façonnée. »* Et, plus loin : « *Le Luffa et l'éponge étaient le corps desséché, le squelette, de choses vivantes.* » C'est ainsi : les objets – ou du moins certains d'entre eux – sont des êtres à qui la force du regard et celle des mots peuvent donner de la vie.

Au point, parfois, d'aboutir à des monstruosités. Dans « La chose dans la forêt », premier des cinq contes, un être impossible, composé de chair et d'un horrible bric-à-brac d'ordures (*« bouts de grillages, torchons sales, paille de fer pleine de résidus, vis et écrous rouillés »*), terrorise deux fillettes qui viennent d'être évacuées de Londres, pendant le Blitz.



PETITS CONTES NOIRS (Little Black Book of Stories), de A. S. Byatt.
Traduit de l'anglais par Jean-Louis Chevalier. Flammarion, 236 p., 19 €.

Tout ces objets, vous les avez déjà vus. Mais comme ça ? Idem pour les piercings qui couvrent les lèvres ou le nombril de Daisy, figure centrale d'« Art corporel », sans doute la plus bouleversante des nouvelles. Présent dans tous ces contes, le corps prend des dimensions inattendues, sortant des limites étroites auxquelles le réduit l'anatomie. Grande amatrice de contes, A. S. Byatt a sans doute lu les histoires de transformations physiques et de princes enfouis dans la peau d'un crapaud. Observant *« la chair comme elle se fait et se défait »*, mettant en scène des êtres hybrides ou inhabituels, elle prête à ses mots le pouvoir inouï d'agrandir l'univers, d'en éclairer des recoins inconnus, les fonctions paradoxales. Et loin de nous en éloigner, nous en rapproche délicieusement. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

Courtes proses du génial écrivain suisse

La subversion Walser

PETITS TEXTES POÉTIQUES (Kleine Dichtungen) de Robert Walser.
Traduit de l'allemand (Suisse) par Nicole Taubes, Gallimard, « Du monde entier », 178 p., 15 €.

Plus encore que les romans, les nouvelles, récits et proses de toute nature de Robert Walser (1878-1956) composent de bien étranges agencements. Les paysages et les souvenirs, les rêves, sentiments et pensées s'y croisent, s'y mêlent hors de toute règle, avec une liberté qui est comme sans limites. Ainsi dans ce recueil de *« petits textes »* publié en 1914 – certains avaient déjà été traduits, dont l'admirable « Histoire d'Helbling » –, où se trouve condensé le génie tellement singulier et perturbant de l'écrivain suisse.

Si l'on voulait définir cette singularité, on tomberait fatalement à côté. Puisque définir, c'est toujours alourdir et enfermer. Or tout ce qu'écrit Walser vise à briser, ou plutôt à faire s'évanouir, les contraintes – formelles d'abord, puis existentielles. La rupture avec les premières étant le signe et l'annonce, ou peut-être l'effet, d'une douce et invisible subversion de l'être, social aussi bien qu'intime. Cette subversion et cette radicale douceur, et aussi le renoncement à toute malignité, à toute ruse, qui les accompagne, ne sont évidemment pas compatibles avec les lois du monde. Une sanction s'applique, qui écarte définitivement le contrevenant : pour Walser, ce fut l'asile où il passa plus de trente ans et où il mourut, le soir de Noël, dans la neige.

Réalité spirituelle

Walter Benjamin, qui appréciait grandement l'auteur des *Enfants Tanner*, notait en 1929, à son propos, un trait essentiel, qu'il jugeait d'ailleurs *« très helvétique »* : *« la pudeur »*. Ce n'est pas de morale – même si l'œuvre de Walser en manifeste une très haute – qu'il voulait parler, et à peine de psychologie. L'*« acte d'écrire »* est conçu comme tellement autonome et exclusif qu'il efface, *« anéantit »*, ce qui est à dire. Par exemple, une montagne, la nuit, perd sa réalité physique pour en gagner aussitôt une autre, spirituelle, dans la parole et l'esprit qui la nomment. Et dès lors, simple et majestueuse, elle habite en plénitude la conscience de l'écrivain, devient motif de *« joie »* : *« A mon tour je poussai mon chant dans la nuit tout en suivant toujours plus haut la route claire. »*

Mais de même que le monde, sous la plume véloce de Walser, se métamorphose, s'allège, une autre réalité se trouve renversée, réduite à rien : celle de l'écrivain, de son identité, de sa posture pleine d'orgueil et de suffisance. D'où cette désarmante et continuelle dépréciation de soi, que seuls des esprits grossiers considéreront comme une faiblesse, une aliénation. Alors qu'elle est l'expression ironique d'une liberté vertigineuse, indépassable. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

« Ourania », le dernier roman de J.-M. G. Le Clézio, est une magnifique invitation au rêve et à la pureté

Voyage énigmatique en Utopie

L'utopie est encore à portée d'autocar, dit Le Clézio dans *Ourania*, ce roman à clés dont, finalement, il nous donnera toutes les serrures. Cela commence étrangement en effet : c'est la guerre, le jeune Daniel a déjà le goût ou la nécessité de s'imaginer des blancs dans la carte du monde, des lieux vierges où personne ne le rattrapera. Il y a cette toile cirée chez sa grand-mère, où il a été confié ; une toile *« des plus ordinaires, assez épaisse, d'un brillant un peu huileux et dégageant une odeur de soufre et de caoutchouc »*, nappe sur laquelle l'enfant mangeait, dessinait, dormait parfois et surtout rêvait... Un gros livre rouge y surnageait, c'était une île, c'était des mots, un mot surtout, Ourania, incompréhensible.

C'était l'automne, une longue théorie de camions bâchés fit trembler la maison, c'était l'ennemi, il remontait la vallée. *« C'était menaçant, à peine réel... »* Plus tard il lut Conrad et d'autres écrivains voyageurs. Dans l'autocar qui emmène le géographe parisien universitaire Daniel Sillitoe vers sa mission mexicaine – il doit effectuer un relevé des Terres chaudes de la vallée de Tepalcatepec –, *« dans la carlingue surchauffée, rendue âcre par la poussière et le gaz d'échappement »*, il rencontre un jeune homme au *« visage plutôt grave, et en même temps ouvert et sans aucune timidité, un air de franchise audacieuse qui allait peut-être jusqu'à la naïveté »*, Raphaël. C'est un autre lui-même, un lui-même contraire ou envié, éminemment envié, il vit et il rejoint Campos, une communauté utopique, là-bas, au fond de la vallée... Ainsi donc Ourania existe bien. Un intérêt pour ce jeune homme, un espoir pour Daniel. Il sait que tout peut arriver dans ce pays inquiétant, *« un pays pour aller d'un monde à un autre monde »*.

OURANIA
de J.-M. G. Le Clézio.

Gallimard, 320 p., 19,50 €.

Dans le désert mexicain, aux environs de Ciudad Juarez. JERZY GUMOWSKI/GAZETA/AGENCE VU

Voilà le géographe en résidence à l'Emporio, la colline des anthropologues, un rêve d'athénée qui s'effiloche. On y prépare ardemment la révolution. Daniel n'aime ni les anthropologues ni les bavards. Un Mexique en mots, une révolution de pacotille, des femmes, de belles femmes. Une pasionaria, Dahlia, dont il usera, qui se prêtera, ils s'aimeront peut-être, son mari la quittera, la reprendra comme un terrain conquis, l'abandonnera, lui reprendra son fils. Hector à la voix forte. Il fait si chaud, encore plus chaud quand la révolution avorte. Daniel décide de sauver Lili, une pauvre fille vendue au Terrible, un maquereau de la zone de tolérance. Petite obsession d'homme pur, un peu religieux, qui croit se sauver en sauvant et n'hésite pas à plonger dans l'enfer relatif et dérisoire des bordels. Personne n'est dupe de personne. Dans cette vallée, rien ne se passe et tout le monde sait ce qui se passe. La tête et l'esprit sont tournés vers Campos, là-bas, en haut, vers cet hippieland aux parfums exotiques pour les uns, au goût de terre pour les autres. On attend, ils attendent. Une colonie de pauvres hères, les parachutistes, se prépare à l'invasion. Ils ont été recrutés par un riche avocat qui veut devenir roi de la vallée. Des camions passent, chargés d'enfants qu'on emmène chaque matin travailler dans des champs de fraises pour le compte de la Strawberry Compagnie, qui fait couler le pactole dans la vallée.

Ce n'est pas tant le décor qui est planté qu'*« un jeu, une pantomime sans plus de conséquence que les discussions d'étudiants, le soir dans les cafés de la ville, et les rencontres mondaines à la colline des anthropologues »*.

Beaux discours

Daniel regarde, croise ces restes de machos, ces petits trafiquants, ces idéologues qui ne voient pas, ne comprennent ni ne peuvent imaginer que la révolution, ici, est déjà faite ; qu'elle est là, réalisée, vécue à deux pas de leurs beaux discours, sur le chemin des volcans : Campos. Une utopie discrète, elle se doit d'être discrète pour durer, et le fin Raphaël qui raconte dans des feuillets déposés la nuit comme des confessions, comme si la chose était si fragile que rien, même la parole, ne doit risquer de l'abîmer.

A travers lui, Le Clézio nous invite au rêve et à la pureté, à son rêve. Il a trop voyagé, trop vécu pour nier son intention littéraire qui le porte depuis le début de son œuvre et qui nous fait mystère. Il n'a de fait qu'un projet, un projet double : vivre l'instant sans l'abîmer, sans l'enjoliver et manier non pas une langue mais des langues pour nous décrire l'homme au plus près. Etre écrivain, quoi. Alors le timide, le retenu, le sensible s'invente des truchements pour respirer le soufre. Il se fait géographe pour dire combien il aime la terre et ses siècles sans nombre, notre peau en vérité que nous devons protéger au risque qu'elle se dérobe définitivement, voilà pour la nature, pour notre nature qu'avec raison il défend. Il se fait révolutionnaire pour dire qu'autre chose devrait advenir, mais militer il n'aime pas ça, alors il montre un coup d'Etat foireux et renvoie les râleurs impuissants dans leurs cordes. En définitive, Le Clézio n'a qu'un projet : réaliser l'utopie, son utopie ; réussir à faire comprendre que si l'on veut exister, si l'on veut sortir de son isolement, de la bêtise emprisonnante, si l'on veut décloisonner les mondes, clore le bec aux imbéciles, moucher les politiques, transformer les faibles en forts, prendre racine, anticiper l'ultime, faire vraiment la révolution, sa révolution, il faut se dépêcher de réaliser et de vivre son utopie, à savoir que *« la seule éternité est celle du monde »*. Le Clézio, les yeux pourtant tournés vers le ciel, y est magnifiquement rivé. ■

PASCAL DIBIE

Les méfaits de la crampe de l'écrivain

La patte de Grainville

LA MAIN BLESSÉE
de Patrick Grainville.

Seuil, 320 p., 20 €.

En une trentaine de livres depuis 1972, Patrick Grainville, Prix Goncourt à 29 ans, pour *Les Flamboyants* (Seuil, 1976), n'a jamais sacrifié à l'esprit du temps. Ni à l'écriture blanche, sèche, ni à ce qu'on qualifie d'autofiction. Il a toujours cultivé son *« goût de la surenchère, de la profusion baroque, mots luxuriants et chair, seins, fesses, cortèges et chevelures de chevaux »*.

Ce baroquisme, ce constant *« désir de courir hors des limites »* fascinent ses lecteurs, mais en rebutent d'autres. C'est à ces derniers que l'on voudrait suggérer de revenir vers Grainville pour cette *Main blessée*, roman de chevauchées, d'érotisme, de passion de transmettre, sur fond de terreur intime : que devient un écrivain attaché au mouvement physique de l'écriture s'il perd sa main ? Si *« les muscles se braquent et combattent : le pouce et l'index arqués, rigides, crochus »* ?

Est-ce l'élément autobiographique de ce récit mené au galop, entrecroisant les époques, les lieux, les personnes, en les reliant, subtilement, par le cheval ? Grainville est peu porté à la confidence. On remarquera seulement que son narrateur, professeur de lycée, comme lui, dit avoir débuté avec *La Toison* – titre de son premier roman. Ce narrateur, pour éviter que l'on s'attarde sur cette blessure – il essaie pourtant diverses thérapies loufoques pour tenter de guérir –, entraîne son lecteur dans un monde de cavaliers étranges et dans son intimité complexe.

Fin de la démesure ?

Il est dans l'embarras, entre sa compagne Anny et la belle orientale Nur, cavalière somptueuse sur son alezane, Melody Centauresse. Aime-t-elle vraiment ses caresses, celle qui dit *« pour moi, le sexe, c'est de l'eskimo »*, ou attend-elle que revienne Balkis, la femme dont on l'a séparée ? Il tient à son métier d'enseignant, particulièrement à cause des adolescentes *« arrogantes et royales, dédaigneuses »*. Avec lui Naïma, Kahina, Salima et Houria vont *« découvrir le grand frisson de la poésie »*.

On peut écrire tout cela, sans pour autant venir à bout de cette *« crampe de l'écrivain »*, qu'un guérisseur suggéra de *« chevaucher »*. On est contraint de s'adapter : *« J'avais cessé de vivre un drame, cela devenait un roman moins univoque, moins théâtral. »* Si la main se refuse, il faut accepter l'ordinateur. Est-ce pour autant la fin des fictions flamboyantes, de la démesure ? Il ne semble pas. ■

JO. S.

Deux textes qui, dans un même mouvement, célèbrent les chevaux et la lecture

Mystère des chevaux et guerre des montes

CAVALIER SEUL
de Jérôme Garcin

Gallimard, 288 p., 18 €.

COUP-DE-FOUET
de Bernard du Boucheron

Gallimard, 192 p., 15,50 €.

Jean Rochefort, Christophe Donner, Bernard Giraudeau, Guillaume Canet. Tous ont, comme lui et son ami, le génial Bartabas, *« la fièvre du cheval »*. Et c'est à eux, et à tous les *« toqués d'équitation »* et de lecture, que s'adresse ce texte.

Droit dans ses bottes et la plume précise, Jérôme Garcin écrit le mystère des chevaux, *« ces princes courtois et hautains qui acceptent notre affection mais refusent de nous appartenir »*. Lui qui rêve d'écrire *« comme courent les chevaux, la grâce même et la juste vitesse, la fantaisie du naturel, l'incarnation immédiate d'une pensée limpide »* (Jacques Réda), il dit cette autre passion que sont les livres et la lecture. Lire, écrire, monter à cheval : un même mouvement, une même façon d'être à la vie et à soi. Lors d'une de ses visites à Julien Gracq, Garcin note : *« Je me rends compte* (...) *que je suis devenu le confident naturel des écrivains qui ont la nostalgie du cheval et le regret de leur enfance. »* Il est vrai que son journal – puisque c'est d'abord cela *Cavalier seul* – fleure bon les pommes de Normandie.

Pourtant, le 27 août 2005, alors qu'il galope une dernière fois avec Eaubac, son magnifique trotteur atteint d'arthrose précoce, Jérôme Garcin sait que, en le mettant au pré, c'en est fini de *« l'écrivain des galopades »*. Qu'il lui faudra écrire désormais sur ce qu'il ignore encore. Et surprendre ses lecteurs fidèles.

Autre surprise : Bernard du Boucheron. Après avoir été couronné par le Grand Prix du roman de l'Académie française en 2004 pour son premier texte (*Court serpent*, Folio n° 4327), l'homme revient avec un livre à l'écriture précise et juste, même si les termes de chasse à courre peuvent, au départ, effrayer les non-initiés. Mais il ne faut surtout pas s'arrêter à cela : ce serait passer à côté d'un magnifique roman. Celui de deux montes et de deux mondes qui s'affrontent. Nous sommes en 1911 : *« Il règne depuis quarante ans l'interminable paix dont les officiers se lamentent à l'heure de l'absinthe. Les jeux dangereux remplacent la guerre. »* Soit Hugo de Waligny, un jeune lieutenant de la cavalerie des hussards, qui brille par son éloquence : *« Ses ennemis lui trouvent de l'esprit. Personne ne lui trouve de cœur. Il vit sur sa réputation de folle témérité à cheval, et se tuerait pour la soutenir. »* Soit Jérôme Hardouin, dit Coup-de-fouet, qui brille moins par son rang que par sa connaissance infaillible de la forêt, son sang-froid et son franc-parler. Les deux hommes se disputent Diamant noir, petit cheval ombrageux, et Aella, sublime amazone, fille bien née à l'élégance fatale et au tempérament de feu. C'est autour de ces personnages en quête d'amour et de mort que Bernard du Boucheron a campé son récit.

L'affrontement n'est encore qu'un jeu avant que n'éclate la guerre, et l'auteur s'en donne à cœur joie : dialogues bien troussés, style enlevé, sec, et sexe – on monte les chevaux comme les femmes, à la hussarde. La guerre gâtera tout : les joutes verbales deviennent sanglantes, et l'ironie gaie de l'amazone laisse bientôt place à une amertume vengeresse. Folie, lâcheté, jeux de l'amour et de la guerre, c'est un monde d'une beauté tragique et d'une violence inouïe que donne à lire ici Bernard du Boucheron. ■

EMILIE GRANGERAY

De nombreux romans et essais interrogent l'histoire complexe des attirances et répulsions entre l'Occident et le sous-continent indien

L'Inde à l'heure occidentale

Le monde qui vient sera indien autant que chinois. L'Inde sera bientôt un acteur-clé du jeu planétaire. Dernier exemple : l'OPA sur Arcelor et ses péripéties, encore inachevées. Ce n'est qu'un signe parmi d'autres. Cette évolution est toutefois singulière : largement occidentalisée dans ses activités de pointe, l'Inde préserve une identité culturelle qui peut parfois dérouter. L'industrie du cinéma en est un bon exemple : le pays s'est approprié une invention européenne mais l'a pliée à ses codes, à son imaginaire. « Bollywood » et ses milliers de longs métrages sont à l'image de l'identité indienne actuelle, se réinventant en permanence avec les outils de la mondialisation.

Comme partout, on observe des métissages – linguistiques, avec par exemple le développement de l'« hinglish », hybride d'hindi et d'anglais, ou musicaux, avec la diffusion de l'« indipop ». Mais ces formes de fusion ne suffisent pas à rendre compte de la spécificité du phénomène indien, qui consiste désormais à se fabriquer soi-même dans un monde marqué par l'Occident.

Pour aborder cette réalité complexe, les schémas hérités du « dialogue des cultures » ne sont pas les plus pertinents. Car il n'y a plus vraiment deux univers distincts cherchant à se connaître et à se comprendre, mais plutôt, au sein d'un monde unique, des individus et des groupes se demandant ce qui les rapproche et les différencie, les distingue et les rassemble.

Dans cette quête des identités, qui concerne aussi bien les Européens, on aurait tort de négliger la part des sentiments, des émotions et des rêveries. Si l'on veut y voir plus clair, il faut oser se hasarder dans la masse souterraine des attirances et répulsions, images toutes faites, malentendus tenaces, conflits localisés.

Les romans fournissent ici des voies d'accès irremplaçables. Ils font ressentir, et partager du dedans, les ambiguïtés multiples des relations Inde-Occident, les formes diverses de « *je t'aime moi non plus* » où voisinent, en des proportions infiniment variables, fascinations, surprises, extases et méfiances.

Dans le domaine de la littérature comme dans celui des essais, ce sont aujourd'hui des auteurs indiens qui décrivent et analysent le plus lucidement cette réalité en pleine évolution. Des intellectuels comme Khilnani, Varma, Kakar – aussi différents soient-ils – attestent de cette vitalité nouvelle de la réflexion.

Pour évoquer cette émergence d'une identité indienne consciente de ses mutations présentes, peut-être faudrait-il utiliser le terme « indic », particulier au vocabulaire anglo-indien. « Hindu » désigne ce qui est lié à la religion de l'Inde, « indian » (indien) s'applique aux personnes et choses relevant du territoire de l'Inde. « Indic » s'emploie pour parler de ce qui est historiquement et culturellement d'origine indienne, même si ce n'est ni un élément de la religion hindoue ni un élément du pays. Le bouddhisme, par exemple, est « indic ». Il se pourrait que l'Inde à l'heure occidentale soit en train de devenir « indic ». ■

R.-P. D.

Scène de rue typique devant le Melody Cinema, à Chennai. JONATHAN TORGOVNIK

Du sous-continent indien aux banlieues anonymes d'Angleterre

LA CITÉ DES AMANTS PERDUS (Maps for Lost Lovers)
de Nadeem Aslam.

Traduit de l'anglais (Pakistan) par Claude Demanuelli, Seuil, 426 p., 23 €.

Pourquoi, à ceux qui vivent en exil, entre deux cultures, la liberté promise paraît-elle si restreinte ? Etre libre, ce serait pouvoir agir comme bon vous semble, en suivant des besoins créés par l'éducation, l'habitude, la tradition. Or cette liberté-là n'est plus de mise. Un malheur que décrit Nadeem Aslam dans ce roman d'une richesse exceptionnelle. Il n'y est pas seulement question de la condition d'immigré, de la solitude et de la perte, mais de la difficulté à troquer un système de valeurs contre un autre : d'abandonner ces coutumes forgées au fil des siècles, issues d'une religion dévoyée, encore renforcées par l'exil et par la peur, auxquelles une première génération d'exilés continue de s'identifier. Et qu'elle veut imposer coûte que coûte.

Persécution, torture, meurtre, tout est bon pour justifier la pureté d'un islam perverti dont ils sont les garants. La loi est au-dessus de l'individu qui doit s'y soumettre, quitte à en mourir, ou à être tué par la communauté vigilante. La loi sacrée d'Allah selon les uns ; pour les autres, les plus jeunes, *« de la merde »* : de *« prétendues traditions que vous avez transportées avec vous jusqu'ici comme de la merde sous vos chaussures »*, dit un fils à sa mère. Une étape plus loin que l'incompréhension, le combat : entre une nouvelle génération qui veut vivre sa vie, selon les valeurs occidentales, malgré le sentiment de trahison qu'elle éprouve, et l'autre, celle des parents, qui souffre, s'arc-boute, refuse, se bat, tente encore de dicter sa loi. Folie de pureté, haine du sexe, hantise de la souillure. Infériorité de la femme. Les femmes, selon le prêche de l'imam, sont des *« enveloppes pleines de fèces »* dont les hommes feraient bien de se garder ; l'acte sexuel, *« quelque chose de si sale »* qu'il faut ensuite purifier le corps en le lavant. Une double disgrâce : être femme, être blanche ; l'un des personnages évoque une famille sous le coup d'une lourde tragédie : *« Le père atteint d'un cancer, la fille sur le point d'épouser un Blanc. »* Né des préjugés et de la peur, un autre racisme.

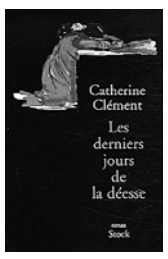
Banlieue anonyme

Venues de l'Inde, du Pakistan, du Bangladesh, des familles musulmanes vivent dans un paysage de banlieue anonyme, au nord de l'Angleterre : un ghetto dont on a rebaptisé les rues de noms lointains et où l'anglais n'a pas cours. Tout à la fois présente et invisible – femmes voilées qui chuchotent entre elles, couples qui se cachent, hommes occupés à faire le guet –, la communauté bruit de rumeurs colportées au long des jours par une surveillance incessante. *« Tout le monde ici était emprisonné dans le carcan des pensées des autres. »* La population a ses espions, ses mouchards, ses exécuteurs des basses œuvres : torture ou assassinat, passage à tabac (ce qui sera le sort de Shamas, le héros de l'histoire, pour être tombé amoureux d'une femme très belle qui n'était pas la sienne).

Tout se sait. On apprend que Chanda, mariée, qui n'a pu obtenir le divorce (seul le mari y a droit), a une liaison avec Jugnu, un entomologiste épris des papillons, un esprit libre – donc condamné à mort par les gardiens de l'honneur familial. On apprend que Chakor, le père de Shamas, était un Indien, hindouiste, qu'il fut victime de persécutions quand sa véritable identité fut connue et qu'il finit par se faire brûler vif. Que Kaukab, fille d'un imam, prisonnière de ses préjugés, hâte, par ses commérages, les meurtres de Chanda et de Jugnu. Qu'une jeune musulmane amoureuse d'un hindou fut torturée à mort par un exorciste, persuadé, comme toute sa famille, qu'elle était possédée par les djinns. Un écheveau d'histoires, plus violentes les unes que les autres, sur fond de guerres et de massacres (notamment ceux de la partition), un tableau des horreurs que s'infligent les humains, de la détresse qu'ils savent entretenir. Mais aussi, dans ce savant mélange de mythes, de légendes, de poèmes et de faits divers qu'est le livre, la nostalgie des souvenirs, la vision d'une fleur, d'un papillon, une odeur, un flocon de neige, le passage des saisons – la vie qui l'emporte, malgré tout, sur des pulsions de mort bien partagées. Nadeem Aslam, jeune écrivain (né en 1966 au Pakistan, vivant aujourd'hui à Londres), possède le don de tenir le lecteur en haleine comme celui d'évoquer, à grand renfort de métaphores, ces *« petits riens »* dont parlait déjà si bien Arundhati Roy. ■

CHRISTINE JORDIS

ZOOM



LES DERNIERS JOURS DE LA DÉESSE
De Catherine Clément
C'est un roman à la forme surprenante. De courts chapitres consignant les étapes d'une enquête menée par la narratrice en Inde, en France et jusqu'à Haïfa, en Israël, retranscrivent les témoignages qu'elle recueille : des voix impulsives ou vieillissantes, dissimulatrices ou transparentes, qui dessinent les contours d'un secret, celui de la mort d'Amma, la Mère, une Française nommée Rachel Israël, puis Ephraïm et Grancey, avant qu'elle ne devienne déesse en Inde dans un ashram, l'un de ces *« enclos de paix »* à l'odeur de jasmin, fourmillant de fidèles. Dans ce récit, Catherine Clément s'intéresse à *« toutes ces femmes occidentales influencées par l'Inde au XX^e siècle »*. Elle tord le réel pour en extraire une fiction prenante et intrigante tout en le laissant irriguer le texte, à travers l'Inde et ses figures mythiques, sa spiritualité fascinante et cette femme faite dieu, incarnation, ici, d'une Française ayant vraiment existé aux côtés du militant nationaliste et spiritualiste Sri Aurobindo. *C. de C.*
Stock, 278 p., 19 €.
Catherine Clément a aussi publié récemment une allègre initiation au panthéon indien, adaptée d'une série d'émissions diffusées sur France-Culture, *Promenade avec les dieux de l'Inde* (éd. du Panama, 238 p., 15 €).

CATÉGORIES DE LANGUE ET CATÉGORIES DE PENSÉE EN INDE ET EN OCCIDENT
Textes réunis par François Chenet.
La pensée indienne a toujours accordé la plus grande attention à la grammaire et aux fonctions de la langue et de la parole. Les philosophes des diverses écoles indiennes classiques ont élaboré des analyses subtiles, et des solutions parfois radicales, à propos de questions qui se sont également posées en Occident, notamment les relations entre langage, pensée et réalité.
Au cours d'un colloque qui s'est tenu à la Sorbonne en 2002, cinq spécialistes analysent ces convergences et divergences. En confrontant les termes du sanskrit à ceux du grec, ils mettent en lumière les options fondatrices de chaque tradition. Un remarquable exercice de philosophie comparée, comme on aimerait en lire plus souvent. *R.-P. D.*
Préface de Michel Hulin, L'Harmattan, « Ouverture philosophique », 228 p., 20 €.

LE VENT DU DIABLE,
de Manohar Malgonkar.
Auteur d'une quinzaine de romans, Manohar Malgonkar est un classique du roman indien de langue anglaise. Né en 1913 et ancien officier dans les troupes alliées, durant la seconde guerre mondiale, Malgonkar est parti d'un événement historique pour dresser le portrait de Nana Sahib, l'homme qui prit la tête de la révolte des Cipayes (régiments indiens servant dans la Compagnie des Indes), en 1857. Le soulèvement de ces troupes, puis de divers princes indiens, contre le commandement britannique, est le point de départ d'un récit épique où surgissent toutes les incompréhensions entre deux peuples. *R.R.*
Traduit de l'anglais par Patrice Ghirardi, Le Rocher, « Terres étrangères », 338 p., 21,90 €.

UN NOM POUR UN AUTRE
de Jhumpa Lahiri.
Auteur d'un recueil de nouvelles remarqué, Jhumpa Lahiri traite du malaise des communautés indiennes exilées en terre américaine, en retraçant l'histoire d'une famille indienne émigrée à Boston. La trouvaille de l'auteur, c'est qu'un nom, Gogol, sert de pivot au roman : Gogol comme l'auteur russe adoré par le père, Gogol qui servira de prénom improvisé à l'enfant né en terre étrangère, Gogol qu'il préférera d'abord à Nikhil, puisque ce prénom-là trahit son origine, avant de le refuser pour sa bizarrerie, puis de se réconcilier avec lui, lorsqu'il apprendra, tardivement, la vraie histoire de son père. A la mort de ce dernier, Nikhil aussi bien que Gogol seront acceptés, tous les deux en harmonie, source de richesse. *Ch. J.*
Traduit de l'anglais par Bernard Cohen, Robert Laffont, 354 p., 22 €.

BOMBAY PARADE,
d'Yves Charpentier
Ce roman en forme de quête – d'un passé coupable, du père mort, de la femme aimée qui a fui – prend la forme d'une poursuite haletante dont le prétexte serait de retrouver cette femme disparue, attirée par quelque secte mystérieuse à Bombay. De cette ville, qui reste le personnage principal du livre, le narrateur offre une image qui n'est pas sans évoquer *L'Odeur de l'Inde*
de Pasolini : lourde de vie, de séductions et d'horreurs. Les problèmes du pays sont évoqués à travers des scènes fortes et hautes en couleur, suite de péripéties où l'antihéros, le naïf, va immanquablement d'une catastrophe à la suivante, depuis ses déboires lors de la fête du dieu Ganesh jusqu'à sa tentative avortée pour sauver de la prostitution une fillette de 5 ans qu'il veut adopter... Pour décrire le peuple indien, Yves Charpentier a des accents très justes : *« Même les plus pauvres, les sans-abri, les blessés, les mendiants, n'expriment jamais de douleur, de tension, de sentiment hostile, alors que la violence est partout, puissante et souterraine, comme dissociée de la peine individuelle. Il y a là une paix des visages, à défaut de la paix de l'âme. » Ch. J.*
Fayard, 326 p., 18 €.

Pavan Varma : « Savoir ce que nous sommes et d'où nous venons »

Diplomate, ancien directeur du Centre Nehru de Londres, Pavan K. Varma a publié en 2004 à New Delhi un essai intitulé *Being Indian* (Etre indien) qui a suscité dans la presse indienne de vives discussions. En effet, tout en examinant les atouts de l'Inde pour le XXIe siècle, son livre bouscule bon nombre de préjugés sur la sagesse et le désintéressement des Indiens. La traduction française, par André Lewin, est parue récemment chez Actes Sud (368 p., 23 €, « Le Monde de l'économie » du 17 janvier).

Comment définiriez-vous aujourd'hui ce que signifie « être indien » ?

Etre indien aujourd'hui n'est pas facile. La société dans laquelle nous vivons est « anglo-mondialisée », et ce de manière agressive. Les identités culturelles individuelles sont menacées par la culture dominante. Les Indiens doivent comprendre cela. Nous ne pouvons pas nier l'existence d'un monde globalisé et occidentalisé, nous devons d'ailleurs être outillés pour interagir avec lui, mais nous devons toujours veiller à ne pas perdre notre propre identité culturelle. Cela nécessite d'être honnête envers ce que nous sommes, de savoir d'où nous venons et d'être conscient que le monde est traversé par une immense injustice culturelle.

Dans votre livre, vous expliquez à quel point les Indiens sont violents, avides d'argent, souvent corrompus. La sagesse indienne n'est-elle qu'un mythe pour Occidentaux ?

Mon objectif est de déconstruire les mythes nourris par les Indiens eux-mêmes et d'interroger les stéréotypes à travers lesquels les étrangers nous voient. S'il est vrai que l'Inde a acquis son indépendance grâce à la non-violence, donnant lieu à l'expérience la mieux réussie dans ce domaine, cela ne signifie pas que les Indiens sont incapables de violence. Simplement, ils savent en mesurer les limites. Si elle crée une instabilité menaçante pour la société, ils s'y opposent. Mais dans un environnement social normé, tel que la défense de la hiérarchie des castes, qui caractérise la société indienne, quand la violence est socialement approuvée ou qu'elle est soutenue par la force du groupe, les Indiens peuvent être aussi violents que n'importe quel peuple.

De même, s'ils sont épris de leur halo spirituel, ils ne perdent pas de vue la réalité. Les Indiens sont à la recherche du pouvoir parce qu'il fournit un statut social. Il est très convoité dans une société stratifiée de la même façon depuis des siècles. L'accès au pouvoir politique, en particulier, est la voie royale pour gravir les échelons. Il attire les Indiens d'une manière irrésistible. Ils gardent les pieds sur terre et un œil sur les comptes, ce qui en fait d'habiles commerçants et d'excellents entrepreneurs. Malheureusement, la corruption prend une place toujours plus importante, car elle est considérée comme un simple moyen pour atteindre ses objectifs, et non comme une chose fondamentalement mauvaise.

La sagesse indienne existe, c'est indubitable. Sans elle, une civilisation aussi accomplie dans de nombreux domaines n'aurait pas survécu cinq mille ans sans solution de continuité. Mais cette sagesse, vous ne la trouverez pas dans les idées fausses et les histoires que les gens se racontent.

Quelle différence feriez-vous entre être « intoxiqué par l'Occident » (westintoxicated) et être « occidentalisé » (westernized) ?

Etre « intoxiqué par l'Occident », une expression forgée par l'intellectuel iranien Jalal Ahmed, revient à accepter une occidentalisation formelle, sans changement substantiel dans les attitudes et la manière de penser. En revanche, lorsque les élites aspirent véritablement à imiter les pratiques culturelles de l'Occident, il s'agit d'une « occidentalisation ». Mais si on la poursuit de manière inconsidérée, on en arrive à l'érosion de nos propres racines culturelles, à une culture bâtarde, ni occidentale ni indienne, moderne seulement en surface. Les nations longtemps colonisées, comme le fut l'Inde, développent une prédisposition à singer leurs maîtres étrangers. Les Indiens, qui sont dépositaires d'une grande civilisation, doivent s'interroger sur cette question à tête reposée. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR R.-P. D.
Traduit de l'anglais par Cécile de Corbière

De l'Antiquité aux BD

Brad Pitt a incarné Ajax, il est vrai. Mais personne, parmi les enfants d'Occident, ne retrouve le détail des aventures des héros d'Homère dans ses BD ou ses séries télévisées favorites. Au contraire, tous les Indiens connaissent la guerre des Pandava contre les Kaurava, ou les aventures du courageux Râma et de la noble Sîtâ contre les démons. Répétées et adaptées de siècle en siècle, ces deux épopées sont indispensables à connaître. Cette version simplifiée permet une première approche.

Le Mahâbhârata conté selon la tradition orale et *Le Râmâyana conté selon la tradition orale*, de Serge Démétrian. Albin Michel, *« Spiritualités vivantes », 576 p. 11,50 € et 502 p., volume H.*

Une identité en mutation

L'IDÉE DE L'INDE (The Idea of India)
de Sunil Khilnani.

Traduit de l'anglais (Inde) par Odile Demange, Fayard, 366 p., 22 €.

LA MONDIALISATION VUE D'AILLEURS L'Inde désorientée
de Jackie Assayag.

Seuil, 300 p., 22 €.

La question de l'identité d'un pays, toujours controversée, fait tourner la tête quand on la rapporte à l'Inde. Une formule rabâchée – *« la plus grande démocratie du monde »* – est le seul mantra à peu près consensuel sur cet enchevêtrement de langues, de castes, de religions et de régions. Deux universitaires, Sunil Khilnani et Jackie Assayag, explorent la carte de cette « indianité » à l'heure où le sous-continent s'interroge sur son ouverture à la « mondialisation ».

Sunil Khilnani montre combien l'enracinement de la démocratie dans ce pays d'un milliard d'habitants tient du « miracle » depuis l'Indépendance de 1947. Mais cette « Inde nouvelle », avec *« sa démocratie, sa tradition de tolérance et son ouverture d'esprit »*, reste à consolider. La classe moyenne ambitieuse et le dynamisme du Gujarat n'incarnaient-ils pas pleinement cet espoir ? Dans cet Etat, parmi les plus prospères et urbanisés du pays, des foules hindoues ont pourtant massacré deux milliers de musulmans en février 2002.

Sur les villes indiennes, qui abritent le quart de la population, le livre offre des pages lumineuses. Aux fantasmes architecturaux d'Edwyn Luytens à New Delhi et de Le Corbusier à Chandigarh, il confronte l'expansion des centaines de villes tentaculaires qui, depuis les années 1980, accueillent l'expansion des classes moyennes. Ces villes n'ont pas grand-chose à envier aux fast-foods et aux magasins de luxe des grandes métropoles indiennes, mais manquent toujours de rues goudronnées ou de lampadaires. Modèle plus exceptionnel, havre des capitaux étrangers et des hautes technologies, Bangalore illustre l'extraordinaire hétérogénéité du pays.

Histoire commune

« Qui est indien ? », interroge Sunil Khilnani dans cet ouvrage qui sert de sésame à la compréhension politique de l'Inde. Le volontarisme d'un Nehru fondant l'unité indienne dans une histoire commune de mixité culturelle et dans le projet d'un développement partagé a été attaqué de toutes parts. Dans les années 1990 a surgi *« une rivalité nouvelle et féroce entre plusieurs définitions de l'indianité »*. D'un côté, des extrémistes hindous parvenaient à la tête du pays pour *« purger l'imagination nationaliste afin, prétendument, de la rendre homogène, exclusive et hindoue »*. En face, des partis régionaux – de castes inférieures, d'« intouchables » ou de ruraux – se constituaient pour former *« l'obstacle le plus redoutable aux ambitions nationalistes hindoues »*.

Jackie Assayag se concentre, lui, sur la problématique d'une « Inde désorientée » perçue comme un laboratoire des changements véhiculés par la « mondialisation ». Il étudie la complexité de la « globalisation » appliquée au cas indien en s'intéressant à quelques phénomènes emblématiques. Le marché de la beauté et l'élection de Miss Monde lui permettent ainsi d'examiner les débats entre partisans et adversaires de la célébration du corps féminin, *« expression de la modernité indienne pour les uns, menace sur l'indianité et souillure de la nation pour les autres »*.

Le livre s'intéresse encore aux milliers de suicides d'agriculteurs dans certains Etats indiens, qu'il relie davantage aux *« inégalités agraires de caste, de classe, de faction, de région et entre sexes »* qu'à la responsabilité de l'Organisation mondiale du commerce et des multinationales de l'agroalimentaire. Jackie Assayag pointe le *« récent développement rapide de deux "Indes" : l'une aspirant à la mondialisation, constituée d'une dixième de la population, et l'autre en voie de marginalisation sans retour »* qui représente près de la moitié de la population. ■

ERICH INCIYAN

La terrible pureté de Gandhi

Gandhi pouvait-il être amoureux ? Ce maître héroïque – alias *« Gandhiji »* (le -ji marque le respect et l'affection, qui tourne parfois à la vénération), alias le *« Mahatma »* (terme générique, en sanskrit : *« la grande âme »*), alias *« Bapu »* (*« père »* en gujarati) – fut à la fois un mythe politique, une icône spirituelle et un homme réel, étonnant mélange de fragilité et de détermination, de grandeur et d'étrangeté. C'est ce Gandhi intime, suivi parfois d'heure en heure, que met en scène le beau texte de Sudhir Kakar. Ce dernier est un grand intellectuel, psychanalyste et anthropologue, devenu en une quinzaine de livres l'une des figures principales de la pensée indienne contemporaine, et désormais un romancier qui compte.

Il s'intéresse depuis longtemps à Gandhi. S'il le dépeint avec une sorte d'affection et de mansuétude constantes, le lecteur ne peut s'empêcher de trouver terrible la pureté de cette grande âme, incompatible en fin de compte avec toute relation amoureuse. Au fil des pages, on découvre en effet un personnage obsédé par l'exigence d'être transparent (il dit tout, publie tout), maniaque de la discipline (la cloche retentit dans son ashram... cinquante-six fois par jour !), expérimentateur de régimes alimentaires improbables (il en change fréquemment), constamment attiré par ceux qui souffrent, désireux de soigner son entourage, toujours en train de prescrire des remèdes élémentaires à l'efficacité, elle aussi, élémentaire.

Il s'applique surtout, systématiquement, à considérer les erreurs des autres comme étant les siennes. Si des fautes sont commises par certains membres de sa communauté, c'est en raison, à ses yeux, de ses vices à lui. Il veille donc à se punir de ce qu'ils ont fait, persuadé que son amélioration rejaillira sur les autres. Cette perméabilité morale, qui paraît souvent grandiose et digne d'admiration, conduit aussi vers un totalitarisme de la pureté. Il pousse Gandhi à s'acharner sans relâche contre le désir sexuel, le sien aussi bien que celui des autres.

Etre amoureuse d'un tel homme n'est donc pas une partie de plaisir. Madeline Slade, que Gandhi va renommer « Mira », en fait longuement l'expérience, à la fois chaste et douloureuse. Cette grande fille exaltée a pour père l'amiral de la flotte britannique, personnage évidemment considérable. Madeline a

CHRONIQUE
ROGER-POL DROIT

vécu à Bombay de 15 à 17 ans, en ne voyant que les salons impeccables de l'Amirauté et les courts de tennis dans le parc. Revenue en Angleterre, elle se passionne pour Beethoven, vit un amour impossible avec un pianiste, admire aussi Romain Rolland, finit par lui écrire. Grâce à lui, elle découvre le *« nouveau Christ »* auquel il a consacré un livre. A peine la lecture achevée, sa décision est prise : elle ira rejoindre Gandhi, se mettra à son service, partagera la vie humble de l'ashram. Sa première lettre au maître annonce sa résolution, en précisant qu'elle se donne un an pour se préparer. Lui répond que ce délai est effectivement raisonnable, pensant peut-être qu'elle aura le temps de changer.

Elle engage un professeur d'ourdou, fait ôter le lit de sa confortable chambre pour s'habituer à dormir au sol, cesse de manger de la viande. Enfin, le 25 octobre 1925, à 33 ans, Madeline monte dans le paquebot pour Bombay. Elle vivra de nombreuses années auprès de Gandhi, deviendra une des figures de l'histoire indienne contemporaine avant de se retirer à Baden, en Allemagne, pour rêver de Beethoven, autre amour inaccessible. Ainsi la boucle est-elle bouclée, au terme d'une passion presque stendhalienne dont ce livre, admirablement traduit, retrace la croissance et l'impossibilité.

Reste à souligner qu'une telle pureté, mi-sadique mi-assassine, n'est pas une spécialité exclusivement indienne. Quand le Mahatma écrit à Mira : *« L'esprit sans la chair est parfait, et c'est tout ce dont nous avons besoin »*, on aurait tort d'y voir le signe d'une Inde éternelle, forcément ascétique, terre d'accueil exclusive pour amateurs de sacrifices et de macérations. Il faut rappeler que la chasteté fut, durant des siècles, un sport occidental. Et que l'Inde a développé, avec un raffinement extrême, une érotique subtile, des arts du corps – poésie incluse – où l'esprit ne peut s'orienter sans la chair. Il faut donc, comme souvent, se méfier de ce qui est trop simple. Il se pourrait aussi que, parmi les gens qui parlent tout le temps d'amour, beaucoup n'y comprennent pas grand-chose. Décidément, tout se complique. ■

MIRA ET LE MAHATMA (Mira and the Mahatma)
de Sudhir Kakar

Traduit de l'anglais (Inde) par Bernard Turle
Seuil, 300 p., 22 €.

Le siècle du corps

Le troisième tome de l'entreprise dirigée par Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello explore l'ère de l'exaltation du corps, mais aussi de l'horreur de sa négation

« Photographe », 1997, par le cinéaste et photographe Johan van der Keuken.

HISTOIRE DU CORPS
3. Les mutations du regard. Le XXe siècle
sous la direction d'Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello.

Seuil, « L'univers historique », 544 p., 39 €.

L'un s'écrie : *« Mon corps n'est plus mon corps »* ; l'autre précise : *« Si les os pouvaient geler, le cerveau lui aussi pouvait s'engourdir, comme le pouvait également l'âme. »* De *Si c'est un homme* aux *Récits de la Kolyma*, Primo Levi et Varlam Chalamov délivrent le même terrible message. Figure centrale de l'Annonciation des sociétés soviétique et nazie, l'homme nouveau n'existe qu'au prix de son inverse : le corps meurtri, perpétuellement agressé, de l'homme ancien, voué à la mort dans les laboratoires de la barbarie. L'extermination pour prix de l'idéale abstraction.

Le corps usé par le travail et la faim, étiqueté comme un paquet, marqué comme un animal de boucherie, violenté, mis à nu, anéanti enfin : c'est là l'ultime étape d'une guerre faite au corps depuis la Grande Guerre. Comment en effet accorder crédit à l'esthétique héroïque qui célèbre *« l'invention de la virilité moderne »* (George Mosse) et que popularise la statuaire d'Arno Breker, au vu des « gueules cassées » qui ont si cruellement inspiré Otto Dix ? Même si les deux extrêmes tendent à l'anonymat, dissolution symétrique de l'individualité, le XXe siècle a aussi concouru à livrer l'identité de la plus obscure des victimes, grâce aux analyses ADN.

Nier/nommer dans le même mouvement. Ce n'est pas là le moindre paradoxe d'un temps qui célèbre le corps, le scrute, le scénographie, le surexpose enfin jusqu'à l'obsession. Un siècle qui inventa théoriquement le corps, si longtemps rejeté au nom de la suprématie de l'esprit et promu en quelques décennies, relié à l'inconscient par la psychanalyse, incarnation de la conscience pour le phénoménologue, sujet d'élection de l'anthropologue et langage libéré des minorités exclues du discours du pouvoir, du MLF au Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR).

Libération des discours

Fidèle à la conception des deux premiers volets de cette *Histoire du corps* envisagée depuis la Renaissance, le troisième et dernier volume s'attache à croiser les approches. Le lecteur passe aussi du regard médical, particulièrement aiguisé désormais – à la performance inédite de l'investigation (radiographie, scintigraphie, échographie, RMN, jusqu'au séquençage du génome) s'ajoutent la « réparation » toujours plus performante du corps blessé (prothèse, greffe) comme la reprogrammation de l'horloge biologique (avec la fécondité inouïe de femmes ménopausées) et le seuil toujours différé de la mort –, à l'étude de la sexualité : normes nouvelles de la pudeur et de la décence, tant privées que publiques, libération des discours comme des comportements, jusqu'au credo neuf du « droit au plaisir ».

Le contraste vaut aussi pour le ton. Ainsi apprécierа-t-on la vive démonstration de Pascal Ory présentant un corps ordinaire pour la première fois potentiellement affranchi de toute entrave. Et là l'enjeu d'un triple régime cosmétique, diététique et plastique concerne d'abord la femme, même si les règles les plus récentes de l'affichage corporel, hygiénisme impératif et goût renouvelé de la parure physique, recommandent autant la fréquentation de la salle de sport et de la cabine d'UV aux hommes, fascinés par la plastique homoérotique des rugbymen qui s'affichent désormais chaque année sur le calendrier portfolio des *Dieux du stade*, et, à l'instar de Michalak et de ses camarades de jeu, séduits désormais par le tatouage et le piercing, comme par la sophistication fulgurante de la lingerie masculine...

Mais le propos se fait plus grave pour évoquer l'une des singularités du XXe siècle : l'évolution du monstrueux. Sur l'exhibition morbide autant que douteuse du corps anormal ou difforme, pornographique commerce forain qui flatte un voyeurisme que le cinéma, capable de donner corps aux pires hybridations, de la créature de Frankenstein à King Kong, se greffe la lecture scientifique des difformités, crânes, faciès et autres empreintes sommés désormais de livrer une vérité criminelle inscrite dans la peau, comme bientôt les matricules imprimés dans la chair des pensionnaires des camps.

Il reste quelque chose de cette terrible ambivalance dans la célébration artistique du corps aujourd'hui. La performance n'a plus la seule séduction plastique de l'exploit athlétique, si prisé pourtant que la taille des enceintes sportives ne cesse de croître. Et de Dada aux actionnistes viennois ou au masochisme de Robert Mapplethorpe, l'art travaille un corps mécanisé, défiguré, beau aussi peut-être au regard de certains d'être torturé.

Si la vanité du corps bodybuildé fait sourire, on ne peut s'empêcher de craindre d'y lire l'échec d'une âme devenue corps au fil du siècle. Comme si une exposition aussi obsessionnelle qu'énigmatique, familière et brutale, rendait au théâtre de la chair son entier mystère, lieu de fantasmes et de projections infinies. Au péril de l'essence. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Histoire du naturisme

Si on parvient peu à peu à imposer l'idée qu'il y a une notable différence entre nudisme et naturisme, le manque d'attention au corps, jusqu'aux toutes dernières décennies, a jusque-là laissé en friche ce terrain de l'histoire des mœurs où se croisent les enjeux médicaux, ceux de la pudeur, voire de la quête spirituelle plutôt que de l'esthétique, à l'heure où s'invente la notion de loisir. Avec ce passionnant travail synthétique, Sylvain Villaret retrace les grandes lignes d'un courant apparu avec les Lumières, évoquant ses fondateurs et ses figures marquantes, présentant les doctrines et idéaux prônés, les controverses et les tensions aussi qui animent un mouvement à l'identité fluctuante. D'une affaire de médecins à l'affirmation dès 1900 de mouvements de réforme de vie, jusqu'à la nouvelle vague de militantisme appuyée après la deuxième guerre mondiale sur le développement du tourisme de masse, ce travail sait faire la part du mythe et de la réalité. Un beau travail d'histoire sociale et culturelle. *Ph. J. C.*

Histoire du naturisme en France depuis le siècle des Lumières, *de Sylvain Villaret (Vuibert, « Sciences, corps & mouvements », 384 p., 40 €).*

Georges Vigarello : « C'est l'objet d'un quasi-culte dans la société d'aujourd'hui »

Au terme de votre entreprise, diriez-vous que ce sont les mutations du XXe siècle qui structurent le chantier ouvert sur cinq siècles ?

Un double étonnement, c'est vrai, est à l'origine de notre projet : le sentiment que le corps est l'objet d'un « quasi-culte » dans la société d'aujourd'hui, le sentiment que ce culte tend à représenter le passé en interminable moment de mépris du corps. Ces deux sentiments nous semblent excessifs. Le premier au vu des massacres qui traversent notre temps, le second au vu des soins physiques qui ont traditionnellement accompagné l'entretien de soi. Deux questions au moins devenaient alors centrales dans le projet : en quoi les « anciennes » pratiques et représentations du corps sont-elles différentes des nôtres, malgré l'intérêt réel qui leur était porté ? En quoi l'étude du corps nous fait-elle pénétrer toujours davantage dans la culture d'une époque et d'un temps ?

Un mot sur les pratiques et représentations du corps au XXe siècle dans les sociétés occidentales, qui font l'objet du troisième volume : dominent la mutation du regard porté par la technique (dont le seul cinéma diffusant des modèles physiques à l'échelle planétaire a déjà valeur de symbole), une démocratisation des repères, une adéquation accentuée entre corps et individu, une présence irrépressible de la violence, dans sa technicisation, dans son jeu toujours plus complexe entre crainte et fascination.

Le début abrupt, vers 1500, est-il aujourd'hui un regret ou reste-t-il toujours la borne qui vous semble idéale pour la cohérence du projet ?

Il est toujours regrettable de ne pas donner plus d'ampleur historique à un projet de ce genre. Une investigation sur le monde antique, dont la statuaire joue toujours un rôle symbolique dans notre culture, aurait pu être envisageable, comme une investigation sur le monde médiéval où domine toutefois fortement *Une histoire du corps au Moyen Age*, l'œuvre pionnière de Jacques Le Goff (éd. Liana Levi, 2003). Je continue de penser que les pratiques et représentations du corps ont été l'objet à la Renaissance de ruptures majeures qui donnent cohérence au projet : vision inédite des formes et proportions corporelles, affrontement entre visions religieuses et visions savantes, amorce de procédures de contrôle étatique des corps, investissement particulier sur le présent immédiat du corps dont les *Regrets* romains d'un Du Bellay, momentanément éloigné de son pays de Loire, sont l'exemple symbolique.

Les mutations en cours, comme les alarmes de Juvin, vous semblent-elles de nature à revoir bientôt les conclusions amorcées ?

Les questions que pose Hervé Juvin sur un corps devenu principe d'« accaparement » tentaculaire, au point d'être facteur de destruction planétaire *(voir ci-contre)*, sont marquantes. Nous n'avions, nous, aucune ambition prospective, et, malgré la masse de documents brassés, aucune ambition totalisante.

Contemporanéiste, vous avez toutefois dirigé le volume le plus « ancien ». Qu'avez-vous retiré de particulier de ce « décentrage » ?

L'histoire de la France ancienne continue de me passionner. J'y trouve sur le thème du corps le trouble sentiment de distance et de proximité qui assimile l'interrogation sur cette période à celle d'un anthropologue sur son terrain « ethnicisé ». Les jeux populaires du XVIe siècle en sont un exemple : proches de ceux d'aujourd'hui par les passions qu'ils mobilisent, les règles auxquelles ils recourent, les spectacles qu'ils suscitent, totalement différents en revanche par le temps dans lequel ils s'inscrivent, un temps largement dépendant des aléas des jours, par leur règlement toujours local, par leur recours systématique au pari censé accroître le sérieux du joueur, par une violence souvent « ouverte », par une sociabilité très hiérarchisée. Ces jeux sont des sports et n'en sont pas du tout.

Votre question me donne l'occasion de regretter que la tradition historiographique française, fortement découpée en périodes, organisant sur ce principe les postes à l'université comme dans les instituts de recherche, perde à être trop spécialisée.

Enfin, êtes-vous heureux de l'enfant maintenant qu'il est venu à terme ?

L'entreprise historique n'est jamais terminée, vous le savez. C'est même au moment où la recherche est publiée qu'apparaissent davantage des lacunes possibles. Le sentiment demeure pourtant que le projet a été réellement tenu. C'est le principal. Les grands secteurs de l'historiographie du corps ont été balayés : de la religion à la médecine, du jeu à la guerre, de la contrainte au désir, de la vie quotidienne au travail, de la culture populaire à l'art des « raffinés ». ■

PROPOS RECUEILLIS PAR PH.-J. C.

Vers la dictature du capital physique ?

L'AVÈNEMENT DU CORPS
d'Hervé Juvin

Gallimard/Le Débat, 272 p., 17,50 €.

Il est des essais qui s'entendent comme des cris d'alarme. En envisageant le corps nouveau dont l'homme a hérité au terme du XXe siècle, Hervé Juvin ne s'inquiète pas tant des « rénovations » désormais possibles (perfectionnement des chirurgies réparatrice et esthétique, progrès de la génétique, nouveau credo tant diététique que cosmétique...) que des méfaits d'une idéologie du bien-être qui a transformé le droit à la maladie, assuré par une prise en charge collective, en droit à la santé perpétuelle, à force de détection, de protection et de prévention.

A l'heure où, après l'avortement et la contraception, le clonage humain et le mariage homosexuel bouleversent une donne qu'on crut longtemps immuable, la science et l'éthique, la morale sociale et la conscience médicale définissent un corps nouveau aux limites inédites. Foin du vieillissement, des logiques de contrainte ou de renoncement... La forme devient un impératif. Mieux, une industrie dont la justification semble imparable : le corps est le lieu même de l'identité, le temple de la célébration d'un assouvissement légitime, au risque de favoriser un égoïsme dévastateur.

« Notre produit »

En quête d'immortalité, l'homme nouveau ferait fi de la transcendance comme de la transmission. Envisagé comme un patrimoine, le corps moderne se gère, s'épargne ou se dépense, mais n'admet aucun horizon. Le lien avec les générations futures se délie dès lors que le temps de vie est un actif propre. Et Juvin de s'indigner d'une société qui dépense tant *« pour préserver la survie d'individus incapables de se reproduire »*. Les seniors apprécieront... Mais par-delà la brutalité de l'argument reste la question-clé d'un corps devenu *« notre produit »*, donc l'affirmation inexorable d'une économie inédite où les notions de prévoyance, de transmission, de patrimoine donc, sont repensées, définissant un nouveau capitalisme. Juvin craint que le corps n'ait pris le pouvoir. Avènement ou coup d'Etat ? Capital roi, il serait *« notre dernière frontière »*. Celle d'une condition humaine émergente dont tous les termes sont à redéfinir. ■

PH.-J. C.

Défenseur passionné de l'aventure spatiale, Serge Brunier démontre l'inutilité des vols habités

Cobayes en apesanteur

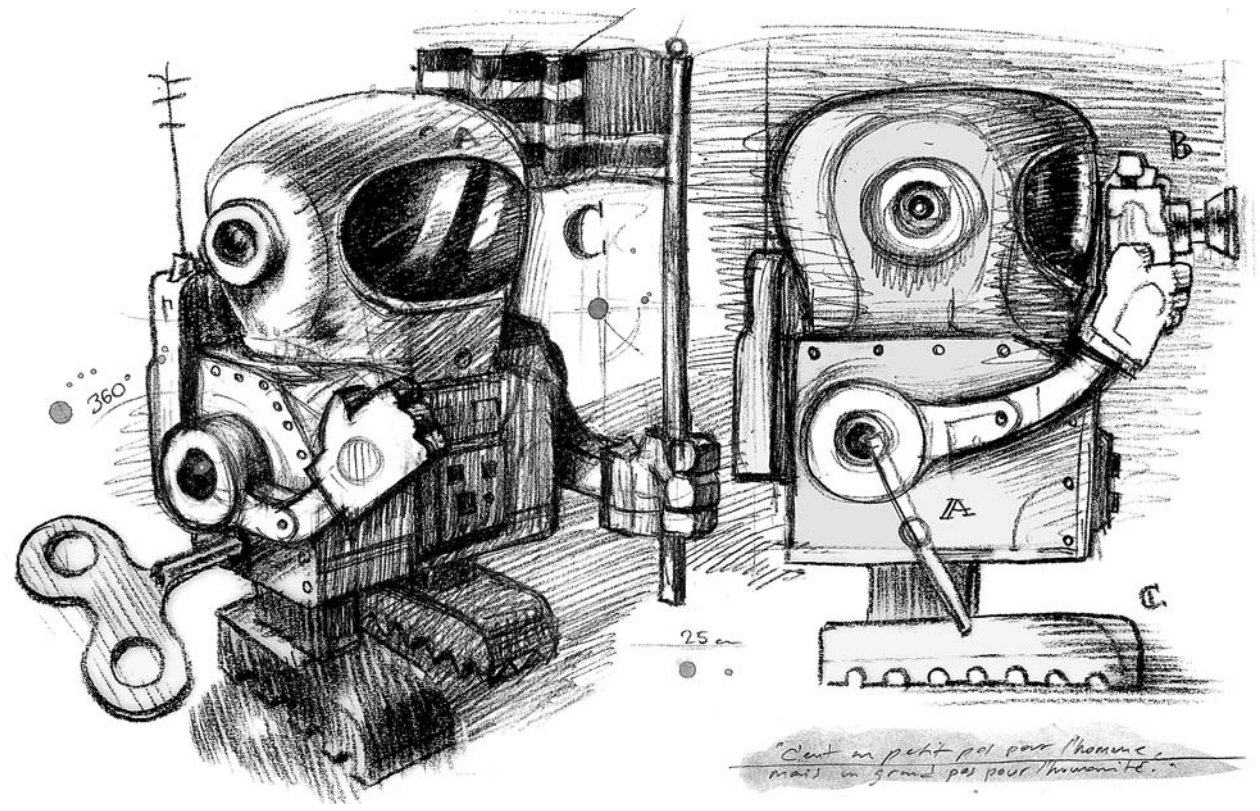
Sujet d'apparence consensuelle, la conquête spatiale se pensait sûrement à l'abri d'un tel pamphlet. *Impasse de l'espace* accumule tant d'éléments à charge que le lecteur aura du mal à comprendre qu'elle y ait échappé si longtemps. Sa cible : l'homme. Non l'être curieux qui fixe depuis toujours les étoiles, et a compris, depuis peu, qu'elles l'aideraient à reconstituer sa propre histoire. Passionné d'astronomie, à laquelle il a consacré plusieurs ouvrages, Serge Brunier se pose en défenseur de l'exploration du cosmos par des moyens pertinents, sondes robotisées ou télescopes. C'est au nom de cette science que le journaliste cherche à bousculer celui qui s'entête à vouloir rester sur la photo. L'astronaute s'est imposé depuis près de cinquante ans comme le premier rôle d'une superproduction qui a coûté des centaines de milliards de dollars, de roubles et d'euros. A quoi sert-il encore ? Plus à rien, ou pis : *« Les astronautes sont le frein le plus sûr, le plus efficace, à l'exploration réelle de l'espace »* écrit-il.

IMPASSE DE L'ESPACE
A quoi servent les astronautes ?
de Serge Brunier.

Seuil,
292 p., 22 €.

Pour le démontrer, il démonte le mythe des vols habités, tel qu'il a été assemblé par ses nombreux ingénieurs. Les moteurs ont été fournis, dès les années 1950, par la propagande militaire et la littérature de science-fiction. L'âge d'or de la SF a nourri des allers-retours incessants entre imagination et science. Ainsi Werner von Braun, père des V2 nazis puis du lanceur d'Apollo, assurait en 1969 : *« En l'an 2000, nous aurons sans aucun doute une base sur la Lune, nous aurons atterri sur Mars et il est tout à fait possible que les équipages humains aient volé jusqu'aux plus lointaines planètes. »* Le livre fourmille de ces prophéties devenues rétrospectivement loufoques. Mais aussi de faits glaçants qui rappellent que les programmes civils servaient avant tout à dissimuler l'obsession des militaires : ouvrir dans l'espace un nouveau front de la guerre froide.

Propulsé par de tels carburants idéologiques, le premier étage du mythe ne pouvait qu'atteindre la Lune. Ce fut Apollo 11, victoire pour les Américains et rêve pour tout le monde. Très vite, du désintérêt aussi : les missions suivantes, à l'exception des déboires d'Apollo 13, ne passionnent guère les foules. De fait, ces expéditions ne marquent que le *« succès en trompe l'œil »* des vols habités. *« Progressivement, ils ont été abandonnés par les acteurs historiques de la conquête spatiale : les militaires et les scientifiques ont très vite compris que la présence de l'homme dans l'espace était au mieux superflue, au pis néfaste. »*



SERGIO AQUINDO

Inertie du mythe

Mais l'inertie du mythe est trop forte. Il faut lui ajouter un deuxième étage, pour occuper une industrie lourde désœuvrée. Serge Brunier nous en fait visiter les principaux aménagements, sans négliger aucun détail accablant. Voici Mir, fierté soviétique où la vodka coule clandestinement, devenue station-poubelle à la chute de l'empire. Bienvenue dans la station spatiale internationale (ISS), qui vole en orbite beaucoup trop basse pour que ses expériences puissent bénéficier de l'absence de gravité espérée. Cette pyramide de l'espace, au coût pharaonique, est de toute manière vouée à être inachevée par l'interruption de l'activité de la navette spatiale à qui elle servit de justification. Seule création novatrice, dans un secteur qui privilégie *« les technologies les plus rustiques, les plus conservatrices »*, cette dernière est en fait condamnée depuis l'accident de Challenger, dont on vient de célébrer le vingtième anniversaire. *« Dans le monde réel, ce désastre à la fois humain, technique et commercial aurait signé la fin du programme* (...). *Mais la NASA, depuis que Neil Armstrong a marché sur la Lune, n'a plus les pieds sur Terre. Elle vend du rêve, de l'émotion propres à alimenter le patriotisme du contribuable américain. »*

Dans ce monde irréel, les astronautes subissent à chaque mission une étonnante mutation. Avant le départ, ils vantent les mérites de l'expérience scientifique qu'ils vont mener, pour ne plus jamais l'évoquer ensuite. En orbite, ils passeront sous silence leur principal souci : le maintien de la forme physique dans un milieu extrêmement hostile, et la maintenance du vaisseau spatial. Le reste du temps est consacré aux relations publiques en répondant aux *« questions éculées »* venues de la Terre. Au retour, le scientifique s'est mué en philosophe qui ne relatera plus que son expérience personnelle. L'homme dans l'espace a surtout fini par ressembler au sportif. Il se découpe en performances, en records, en palmarès. Répétant sans cesse l'exploit de Gagarine, les astronautes se sont laissé enfermer en orbite comme dans une immense tautologie : les vols habités permettent de cumuler sans fin l'expérience... du vol habité.

Nulle surprise dès lors que le troisième étage de la fusée ressemble à un éternel retour. Les Chinois rêvent de démontrer leur puissance montante en gagnant une nouvelle course à la station spatiale, puis à la Lune. Les Américains ressortent les plans d'Apollo, pour une nouvelle visite à notre satellite, pas vraiment budgétée. Et les prophéties irréalistes ont été reprises par les promoteurs du tourisme spatial, qui promettent 100 000 voyageurs avant 2020. On en reparle dans quinze ans ? ■

JÉRÔME FENOGLIO

Sur l'utilité des missions robotisées, lire aussi *Explorer l'espace pour remonter le temps*, de Giovanni F. Bignami (Ed. Odile Jacob, 196 p., 22,90 €).

ZOOM

ABÉCÉDAIRE DE LA PHYSIQUE
du Centre de vulgarisation de la connaissance.
C'est un magnifique petit livre d'une cinquantaine de pages que nous propose le Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Pas une de ces sommes savantes dont les éditions de l'établissement sont coutumières et dans lesquelles la petite communauté des spécialistes puise avec bonheur.
Au contraire, cet *Abécédaire de la physique* s'adresse au public le plus large. Aux plus jeunes, peut-être de futurs Einstein, comme aux plus âgés que la résultante des forces ou les lois de l'optique ont toujours rebutés. En vingt-six lettres, il passe en revue vingt-six dossiers aux couleurs de l'arc-en-ciel et s'interroge à la lettre « A » sur ce qu'il y a de commun entre un éléphant, une rose et les diamants de la Couronne – vous avez deviné, l'atome – pour s'achever à la lettre « Z » sur la notion de zéro absolu. *J.-F. A.*
Ed. CNRS, 52 p., 15 €.

NOUVELLE HISTOIRE DE L'HOMME
de Pascal Picq.
Les découvertes de fossiles humains depuis une vingtaine d'années ont modifié profondément la vision que l'on avait de l'histoire du genre *Homo*. Nos origines remontent loin dans le temps, car des restes de préhumains vieux de 6 à 7 millions d'années ont été mis au jour. Or, dans un ouvrage très intéressant, Pascal Picq, paléoanthropologue et maître de conférences au Collège de France, montre que, malgré ces découvertes importantes, la réflexion des paléoanthropologues reste toujours enfermée dans une histoire universelle centrée sur la domination technologique de l'Occident. L'auteur décrypte successivement ces travers dans les rapports de l'homme avec l'univers, l'animal, les grands singes, les autres hommes, la femme et l'enfant. *C. Ga.*
Perrin, 320 p., 20,50 €.

Deux essais sur l'évolution culturelle

Genèse de la mémétique

ÉVOLUTION BIOLOGIQUE, ÉVOLUTION CULTURELLE
de Luca Cavalli-Sforza.

Ed. Odile Jacob, 250 p., 24,50 €.

COMMENT LES SYSTÈMES PONDENT. Une introduction à la mémétique
de Pascal Jouxtel.

Ed. Le Pommier,
332 p., 24 €.

Luca Cavalli-Sforza examine depuis trente ans les mécanismes de l'évolution des cultures. L'hérédité biologique rend-elle compte des différences de comportement observées au sein des cultures ? La question des relations entre évolution biologique et évolution culturelle invite à la prudence. L'explication de l'essor économique et des succès militaires par des différences innées et immuables relève du racisme. Les récents débats suscités par la sociobiologie ont montré que le darwinisme social – la légitimation des inégalités sociales à titre d'effets d'une sélection naturelle des meilleurs – n'était pas mort. Aussi n'est-ce point sans précautions méthodologiques que Luca Cavalli-Sforza rapproche l'histoire des cultures et la biologie. Au principe d'extension, selon lequel la théorie darwinienne de l'évolution biologique possède une validité générale, s'ajoute ainsi un principe de distinction, qui précise que *« des différences fondamentales séparent l'évolution biologique de l'évolution culturelle »*. Les inventions sont à l'évolution culturelle ce que les mutations sont à l'évolution biologique, l'acceptation ou le refus des innovations jouant pour la culture le rôle de la sélection naturelle dans l'ordre du vivant.

« ADN culturel »

La transmission culturelle repose sur un processus de duplication des idées analogue à l'autoreproduction des organismes. L'idée, authentique *« ADN culturel »*, se reproduit lorsqu'elle passe d'un cerveau à un autre. Une discipline en plein essor, la *mémétique*, développe les implications de cette propriété des éléments culturels de se répliquer. Pascal Jouxtel en expose avec enthousiasme les tenants et les promesses, tout en soulignant qu'*« elle n'est pas encore une science »*. Le mot « mème » est venu sous la plume de Richard Dawkins, lecteur de Cavalli-Sforza, pour désigner l'unité de l'évolution culturelle. Dawkins, dans *Le Gène égoïste*, a choisi un monosyllabe qui sonne un peu comme *« gène »*, cette *« entité réplicative qui tient,* écrivait-il, *le haut du pavé »*. Cavalli-Sforza demeure réticent à l'égard de ce néologisme, jugeant « *qu'il insiste trop sur l'aspect "imitation", alors qu'une grande partie de l'évolution culturelle se fait par enseignement direct et actif »*. Quant au gène, il confesse la difficulté d'en établir une définition rigoureuse. Les similitudes entre évolution biologique et évolution culturelle étayent des pratiques contrastées. Les mêmes hypothèses, selon leur emploi, peuvent conduire à un renouvellement de l'anthropologie culturelle ou renouer avec le vieux rêve d'une science totale. La mémétique est en suspens. ■

JEAN-PAUL THOMAS

Des histoires de physique dans la vie de tous les jours

Mais pourquoi la nuit est-elle noire ?

LA POMME ET L'ATOME : DOUZE HISTOIRES DE PHYSIQUE CONTEMPORAINE
de Sébastien Balibar.

Ed. Odile Jacob, 256 p., 21,90 €.

L'ENFANT ET LA SCIENCE : L'AVENTURE DE LA MAIN À LA PÂTE
de Georges Charpak, Pierre Léna, Yves Quéré.

Ed. Odile Jacob, 246 p., 15 €.

Le métier de chercheur en physique, qui plus est à l'Ecole normale supérieure, n'enferme pas forcément dans une tour d'ivoire. Sébastien Balibar le démontre avec son ouvrage intitulé *La Pomme et l'Atome, douze histoires de physique contemporaine*. Quand certains cours semblent avoir pour objectif de transformer cette discipline en une abstraction pure dans laquelle les mathématiques prennent le pas sur la réalité qu'elles décrivent, l'auteur inscrit résolument la physique dans la vie quotidienne. Sa vie de tous les jours. Comme pour montrer qu'un scientifique voit toujours le monde à travers l'instrument de sa connaissance. Ou pour convaincre que les questions enfantines poursuivent les chercheurs pendant toute leur vie.

A 9 ans, au sortir de la guerre, Sébastien Balibar vivait avec ses parents enseignants à Tours. Il passait ses vacances en Provence dans une ferme en ruine. Il voulait être ingénieur des Eaux et Forêts. Un télescope eut raison de ce rêve d'enfant. Ainsi commencent les histoires que raconte le physicien. De la découverte de Jupiter à la conquête progressive du ciel.

« C'est vrai, il n'y a qu'un pas de la science au rêve », écrit-il. Mais, aussitôt, vient une question : *« Pourquoi fait-il noir, la nuit ? »* Pas assez d'étoiles ? Non, des étoiles qui *« n'ont pas toujours été là »*. Surgissent les noms des grands découvreurs, d'Edwin Hubble à Albert Einstein. Et à la constante cosmologique succède une remarque philosophique. L'idée d'un Univers qui n'est pas éternel, que *« la vie des hommes n'est qu'un épisode passager »* dans sa longue histoire. Sans transition, apparaissent les tests de Rorschach et l'éclosion de la vie qui brise la symétrie idéale. Sébastien Balibar tient son pari d'un voyage chaotique traversé par les éclairs de lumière des découvertes du XX[e] siècle. La radioactivité, la rosée quantique d'Einstein, la magie des mots inventés, la curiosité d'Eve...

Sur le ton de la confidence

Le physicien mêle les souvenirs personnels à l'histoire des sciences et à leur actualité en une sorte de monologue érudit au coin du feu. Souvent sur le ton de la confidence. Jamais sur celui de la suffisance. Sa démarche emprunte ainsi précisément les traces laissées par l'expérience de La Main à la pâte, dont les trois académiciens instigateurs : Georges Charpak, Pierre Léna et Yves Quéré, fêtent les dix ans avec leur ouvrage *L'Enfant et la Science*. Dix ans pour tenter de transformer en profondeur les méthodes d'enseignement de la physique en classes primaires, ces classes où la curiosité de Sébastien Balibar s'est éveillée pour ne plus jamais s'assoupir.

« S'interroger sur la rotation diurne des ombres, étudier comment pousse un haricot, démêler ce qui joue sur la période d'un pendule, ou encore reproduire expérimentalement une éclipse de Lune : autant de manières pour un enfant de regarder le monde mieux que passivement, autant d'occasions pour lui d'ouvrir des fenêtres et de sortir de lui-même, autant d'incitations à mettre en œuvre ses capacités à observer et à raisonner », écrivent les auteurs. La description des principes de La Main à la pâte ne pourra que donner des regrets à ceux qui n'ont aucun souvenir de leurs leçons de sciences naturelles, ni même de la plupart de leurs cours de physique dans le secondaire.

Pour éviter que les générations actuelles ne subissent le même sort, les auteurs plaident pour une extension de l'expérience au collège. L'idée, semble-t-il, fait son chemin dans l'éducation nationale, même si cette dernière est encore loin d'avoir généralisé cette pédagogie active en primaire, malgré dix années de démonstration de son efficacité. La curiosité du monde, l'audace de l'interroger et le talent de le comprendre restent sans doute à l'état de pâte sans levain enfouie au sein de nombreux élèves. Rien ne sert alors de pétrir. Tout commence peut-être lorsqu'un enfant ose se demander pourquoi la nuit est noire. ■

MICHEL ALBERGANTI

ZOOM

PLUIE
de Kirsty Gunn
Dans son premier roman à l'univers baigné d'ocre, de brun et de « vert liquide », Kirsty Gunn raconte l'histoire de Jane Philon. Janey, alors âgée de 12 ans, évoque ses étés passés au bord d'un lac immense, abondant, dévorant. Elle couve son petit frère Jim, *« un enfant des rivières »*, et garde ses parents à distance, qui passent leur été à *« donner des fêtes »* remplies d'adultes menaçants. Mais la lisière entre les âges se fait de plus en plus ténue. Janey grandit, et les deux mondes s'entrechoquent comme les glaçons dans le *« Johnnie Walker rouge bien sonore »*. C'est cela qu'examine Kirsty Gunn avec pudeur et poésie. L'ambiguïté est palpable, comme celle du lac, à la fois refuge et *« traître »*. *C. de C.*
Traduit de l'anglais par Anouk Neuhoff, Seuil, « Points », 134 p., 5,50 €.

STÈLE POUR UN BÂTARD,
d'Edmonde Charles-Roux
Parue en 1959, cette *« Vie de Don Juan d'Autriche »*, ainsi que le précise le sous-titre, est le premier récit publié par Edmonde Charles-Roux, sept ans avant son premier roman, *Oublier Palerme*, que couronna aussitôt le prix Goncourt. A peine sortie de l'atelier collectif où elle participa à la composition des *Rois maudits* de Maurice Druon, Edmonde Charles-Roux choisit le destin romanesque de ce fils illégitime de Charles Quint, qui mena – et remporta – la dernière croisade occidentale, vainqueur à Lépante en octobre 1571. En chapitres brefs, ménageant une tension qui tient moins du suspens que de l'invention littéraire en train de se jouer, la romancière campe un héros quasi shakespearien, découvrant l'univers terrible des Habsbourg d'Espagne. Sans qu'on puisse assimiler ce XVI[e] siècle d'or et de sang à celui de Yourcenar, de *L'Œuvre au noir* à *Ana, soror...*, la sécheresse de la langue, la netteté des images et leur lumière crue méritent qu'on suive le parcours d'une solitude aux accents universels. *Ph.-J. C.*
Grasset, « Les Cahiers rouges », 280 p., 9 €.

Romans et chroniques de Germaine Beaumont, grande dame des lettres françaises de l'après-guerre

Une vie de littérature

Germaine Beaumont ne fut pas une de ces météoritiques et dévouées jeunes amies de Colette, comme elle les collectionna tout au long de sa vie. Ne serait-ce qu'en raison des liens de complicité que sa scandaleuse mère avait entretenus avec l'auteur des *Claudine* : Annie de Pène, qui avait quitté mari et enfants pour mener une vie de femme de lettres à Paris, n'eut que le temps de confier sa fille à Colette, en 1918, avant de mourir *« bêtement »* de la grippe espagnole...

Née Germaine Battendier en 1890, la jeune femme aurait pu se plaindre à jamais de cette mère qui l'avait abandonnée ; elle aurait pu s'abîmer dans ce drame familial et s'enfermer dans une belle dépression Troisième République ; elle aurait pu aussi rejeter Colette, auprès de laquelle sa mère trouva soutien... Mais elle choisit de se battre, de gagner son indépendance intellectuelle, financière et, comme sa mère, de se révéler au public sous un patronyme qui ne doit rien au mariage : elle part s'installer à Londres, de 1908 à 1915 ou 1916, découvre la littérature des romancières anglaises, dont Virginia Woolf (dont elle traduira *Journal d'un écrivain*), George Eliot, Elizabeth Bowen, les sœurs Brontë, tout en continuant de lire celui qui a éveillé son goût pour la littérature, Charles Dickens.

SI JE DEVAIS...
de Germaine Beaumont.
Présentation d'Hélène Fau, postface d'André Parinaud.
Le Dilettante, 192 p., 14,50 €.

DES MAISONS, DES MYSTÈRES
de Germaine Beaumont.
Préface d'Hélène Fau, Omnibus, 864 p., 25 €.

Colette prend donc sous son aile la fille de son amie (1) ; elle intercède auprès de son mari, Henry de Jouvenel, l'un des rédacteurs en chef du *Matin*, qui lui confie la responsabilité d'un papier par semaine, puis la gazette quotidienne du *« petit courrier des femmes »*, puis la page féminine du *Matin*, puis la page littéraire : Germaine Battendier existe enfin sous le nom de Germaine Beaumont... Elle fait alors connaissance de Maurice Martin du Gard et de Jacques Guenne, qui la persuadent de collaborer, parallèlement, au *Matin* (qu'elle ne quittera qu'au début de la seconde guerre mondiale), aux *Nouvelles littéraires*, aventure qui durera pour elle une cinquantaine d'années : elle y rédige d'abord une chronique de mode, « Miroir », et signe dans chaque numéro un « Disque » : c'est sa propre sélection des textes imprimés dans *Les Nouvelles littéraires*, publiée en volume par les éditions du Tambourin en 1930, qui est rééditée aujourd'hui, augmentée du poème autobiographique qui renomme l'ensemble, *« Si je devais... »*. Commentant l'actualité avec un esprit de fantaisie et de paradoxe provocateur, ces billets – *« à mi-chemin entre la chronique poétique et le billet d'humeur »*, selon la préfacière Hélène Fau (2) – sont très représentatifs d'une période de la vie de Germaine Beaumont : celle où elle fut plus ardemment journaliste, reporter, chroniqueuse que romancière...

Germaine Beaumont (en haut) avec Colette. JEAN-LOUIS LECARD.

A partir de 1938, date à laquelle Plon la prend sous contrat – première femme à avoir obtenu le prix Renaudot en 1930, pour son premier roman, *Piège*, Germaine Beaumont est membre du jury du prix Femina depuis 1934 –, elle peut se permettre d'être plus romancière que journaliste. S'attachant à perpétuer la tradition du roman féminin anglais, elle construit des œuvres pleines de suspense, proches des *detective novels* dont elle est friande. De vieilles demeures abandonnées qui recèlent des secrets de famille, des héroïnes inspirées par les garçonnes des années 1920, un climat obsédant de mystère, une touche de fantastique... Les trois romans de Germaine Beaumont, *La Harpe irlandaise* (1941), *Les Clefs* (1940), *Agnès de rien* (1943), réédités par Omnibus, prouvent de manière très séduisante sa maîtrise de l'intrigue et son sens du dialogue. Se défendant d'écrire pour son compte des romans policiers, elle fonde chez Plon en 1950 la collection « Le Ruban noir », proposant des traductions de policiers étrangers écrits par des femmes.

Bons et mauvais points

Mais Germaine Beaumont est aussi restée dans les mémoires, après ses « carrières », comme une voix : celle que les familles françaises d'après-guerre guettaient à la radio le soir ; celle aussi qu'elle fit peser chaque année pendant la période des prix littéraires...

Dès 1950, sur la Chaîne parisienne, elle présente en effet une brève critique de romans policiers, à la fin de l'émission « Le jeu du mystère et de l'aventure ». Puis elle réalise avec Pierre Billard « Les maîtres du mystère ». En 1965, c'est seule qu'elle produit « L'heure du mystère », où elle donne en feuilleton les meilleurs romans policiers du moment... Du prix Femina, elle démissionne avec fracas en 1945, mais revient en force en 1954 : avec sa complice, M[me] Simone, elle distribue les bons et les mauvais points. Parmi ses élus qu'elle défend : Dominique Rolin, André Dhôtel, Henri Thomas, Robert Pinget, Marguerite Yourcenar, Patrick Modiano.

Sa silhouette, pareille à celle des vieilles dames de Jacques Faizant, fit qu'elle était un peu moquée (elle se comparaît elle-même à *« la quatrième sorcière de* Macbeth *»*) ; son jugement, caustique et souvent assassin, fit qu'elle était crainte, et irrécupérable ; véritable vieille dame indigne qui avait vu tout le siècle littéraire, elle mourut en 1983, non sans être revenue sur son enfance dans *Une odeur de trèfle blanc*... (Gallimard, 1981). ■

CLAIRE PAULHAN

(1) Leur correspondance a été publiée dans Colette, Lettres à Annie de Pène et Germaine Beaumont, *présentée par Francine Dugast, Flammarion, 1995.*
(2) Egalement présidente de l'Association des amis de Germaine Beaumont, « Le Trèfle blanc » : helene.fau@free.fr

Paul Placet fait le portrait de son frère « barbare », François Augiéras

La jeunesse du monde

FRANÇOIS AUGIÉRAS, UN BARBARE EN OCCIDENT
de Paul Placet.
La Différence, « Minos », 480 p.,15 €.

François Augiéras, né dans l'Etat de New York en 1925, n'avait pas 30 ans lorsqu'il republia, sous le nom d'Abdallah Chaamba, chez Minuit, une plaquette qu'il avait éditée cinq ans plus tôt à compte d'auteur. Ce récit fut fantaisistement attribué à André Gide ou à Montherlant. Sa carrière littéraire resta relativement obscure, quoique les plus grands éditeurs se soient intéressés à lui (Bourgois, Julliard, Flammarion, Grasset...) et que ses livres, tous admirables, aient fini par paraître chez eux de son vivant, à l'exception de*Domme*, qui dut attendre dix ans après sa mort pour pouvoir être lu (Fata Morgana, Grasset, « Cahiers rouges », 1997).

Mort, il fut comparé à Rimbaud, Nerval, Lautréamont. C'était un mystique sensuel, constamment inspiré. Fils d'un pianiste et d'une dessinatrice de mode, petit-fils (par sa mère) d'un organiste polonais, il suivit un cheminement singulier, où l'Afrique, le mont Athos, la grotte de Lascaux, le paysage du Périgord noir jouent à armes égales, pour constituer une personnalité *« barbare »*.

Cet adjectif sera constamment repris pour le qualifier, encore que son écriture, noble et classique, son érudition, sa rigueur dans ses autoportraits, même aux abords de la folie asociale, ne l'éloignent jamais d'une littérature tenue, rationnelle, jusque dans les descriptions les plus lyriques du désir, des élans spirituels, de la communion panthéiste avec la nature. Sorte d'incarnation d'un personnage lawrencien ou whitmanien, il relève le pari de vivre son œuvre et son idéal et meurt vaincu par une réalité qui ne veut pas de lui.

Soutenu par de nombreux intellectuels, et en particulier Jean Chalon, c'est auprès d'un instituteur, Paul Placet, rencontré dès 1948 dans le Périgord de ses grands-parents paternels, région à laquelle il donne une dimension mystique et à laquelle il revient toujours, qu'il va trouver son idéal de fraternité. Avec lui, il écrira un livre, en 1958, au Mali, *La Chasse fantastique* (rééd. La Différence, « Minos »). *« Mon premier livre,* lui dit Augiéras, *que j'ai voulu nocturne et cruel, peut-être a-t-il besoin d'une espèce de rédemption, d'un frère jumeau qui ne serait pas moins tendre, mais plus lumineux, un livre qui serait le sceau de notre amitié, très proche de tout cela que nous aimons, une sorte de cantique à la rivière, une chasse dans ces lieux, toi et moi.* (...) *Le livre idéal de l'homme – un catéchisme de la joie. »*

Pureté et intransigeance

Depuis décembre 1971, où s'éteignit Augiéras, Paul Placet envoie des signes réguliers de cette étoile encore vivante. Fragments de correspondance, petits essais, albums de peinture, rééditions. Mais, après ses propres *Cahiers d'Ibrahim, écolier targui* (La Différence, 2005), c'est ce très beau portrait qui peut donner une idée d'une amitié, d'une osmose exceptionnelle dans l'histoire littéraire. Par scènes intenses et lumineuses, il rapporte des dialogues, souvent des monologues où l'on entend, intacte, la voix de celui qui disait *« Je suis arabe de cœur et profondément »*.

Un instituteur fasciné par un homme en qui il voit *« la jeunesse du monde »* va accompagner ce guide et parfois l'inspirer par sa pureté et son intransigeance, par la qualité de son écoute, par son accueil toujours fidèle. Ils se retrouvent dans une même exigence, un même objectif qu'ils se donnent : *« Partir du paganisme et atteindre à l'univers des astres ! Un bond pour deux mille ans de christianisme oublié. »* Le livre se présente souvent comme une lettre ouverte, tant il est contraire à l'esprit de cette amitié d'objectiver dans la mort le premier disparu. Les évocations du mont Athos, de la découverte de Lascaux, de la dégradation même dans l'hospice où Augiéras trouvera la mort ont le même lyrisme que leur modèle, parfois obscurément prisonnier des fantasmes de son premier livre. *« Tu veux t'enfermer vivant dans un tombeau, ton oncle du Sahara l'avait fait, au centre de son bordj fortifié ; tu ne penses pas autrement – une race de vieux seigneurs solitaires –, mais lui avait sur toi une longueur d'avance et sans doute une sensibilité moins fragile. »* ■

RENÉ DE CECCATTY

Signalons aussi la prochaine réédition chez Grasset, dans « Les Cahiers rouges », de trois volumes de François Augiéras : *L'Apprenti sorcier*, *Le Voyage des morts* et *Domme ou l'essai d'occupation*. En librairie le 28 février.

Réédition de la magistrale trilogie de Mervyn Peake

Citadelle imaginaire

TITUS D'ENFER (Titus Groan)
de Mervyn Peake.
Traduit de l'anglais par Patrick Reumaux, Phébus, « Libretto », 506 p., 11,90 €.

Se pourrait-il qu'enfin l'heure de gloire de Mervyn Peake ait sonné en France ? Un article déférent de Michael Moorcock dans le *Panorama illustré de la fantasy et du merveilleux*, le très joli récit de voyage sur les traces de Mervyn Peake que Nicole Caligaris a consigné dans son *Tombal Cross* (éd. Joëlle Losfeld, 2005), ont posé des jalons. Et voici que Phébus entame la réédition de son œuvre littéraire la plus fameuse, « La Trilogie de Gormenghast », à qui l'actuelle vogue de la fantasy devrait valoir un nouveau public séduit et subjugué.

Car, il faut le dire et le redire, le cycle de Gormenghast est l'une des œuvres les plus originales qu'aient produites les littératures de l'imaginaire. Elle occupe certes au sein de celles-ci une position singulière, mais c'est justement ce qui en fait le prix. *Titus d'Enfer*, le premier tome, est réédité ici avec la belle préface qu'André Dhôtel donna pour l'édition de 1974 chez Stock. L'auteur ardennais s'y livre à une approche juste et fine du roman où il décèle des motifs communs entre le Dhôtelland et le Gormenghast : un espace illimité, l'illumination soudaine, le saisissement étrange de l'amour.

Mais si le Dhôtelland a toutes les apparences d'un terroir provincial identifiable, Gormenghast appartient totalement à la géographie de l'imaginaire. C'est le nom d'une citadelle gigantesque que Peake qualifie de *« labyrinthe de pierre »* : *« Vues des toits, les façades de Gormenghast avaient l'air de montagnes à pic, hérissées de saillies, aux murs grêlés d'innombrables fenêtres anonymes. »* Sur cette citadelle règne le 76[e] comte d'Enfer, Lord Tombal, *« miné par une impalpable tristesse »*. A l'heure où débute le roman, un événement considérable secoue la routine de cette petite cour : la naissance d'un héritier mâle, Titus. Un autre, en apparence anodin, se produit le même jour : le jeune marmiton Finelame échappe à la tyrannie du chef cuisinier Lenflure. Le jeune homme est ambitieux, roué, et le mouvement principal du récit est la description de son ascension et de ses machinations.

Mortelle vengeance

Mais sur la scène de ce château fantastique s'agitent d'autres personnages qui composent une belle galerie de grotesques, d'Irma Salprune, la vieille fille vierge, à l'hippopotamesque Lenflure affûtant une mortelle vengeance, en passant par la comtesse Gertrude, la femme de Lord Tombal, qui parle aux oiseaux, ne voit son fils que très épisodiquement, mais pressent que *« le mal est à pied d'œuvre »*. Si Mervyn Peake exerce sur certains une verve acide de caricaturiste, il manifeste à l'égard de certains autres, comme Lady Fuchsia, une indéniable tendresse. Le tout compose une fresque, semée d'entêtantes images surréalistes, où le picaresque des péripéties est corrodé par un sentiment poignant de fin de règne. Un chef-d'œuvre. ■

JACQUES BAUDOU

La 38e Foire du Caire a mis l'Allemagne à l'honneur

La production éditoriale connaît un net recul dans le monde arabe

Rendez-vous culturel incontournable pour qui veut découvrir les nouveautés éditoriales des pays arabes, trop souvent empêchées de paraître en raison de multiples obstacles (censure, considérations sécuritaires ou droits de douanes), la 38e Foire du livre du Caire qui a débuté mardi 17 janvier, a joué les prolongations jusqu'au 2 février. Elle a toutefois été interrompue quatre jours, en raison de la Coupe d'Afrique des nations de football.

Cette année, pour la première fois depuis sa création en 1968, un pays a été mis à l'honneur. Le choix s'est porté sur l'Allemagne qui bénéficiait de la plus grande surface d'exposition. Des tables rondes, des concerts et des pièces de théâtre ont été organisés. Si nombre d'officiels allemands ont fait le déplacement pour l'inauguration de la Foire, notamment le ministre des affaires étrangères, les intellectuels germaniques connus du public égyptien – comme Günter Grass ou Ingo Schulz – n'étaient pas présents. Annoncé, le philosophe Jürgen Habermas s'est décommandé au dernier moment pour des raisons de santé.

Même si le public a montré un vif intérêt pour les soirées poétiques et les débats, le roman est resté la vedette de cette manifestation marquée par un net recul de l'activité du marché du livre. Cette baisse se mesure par la rareté des nouveaux titres dans tous les domaines, notamment les éditions critiques de textes arabes anciens, la traduction d'œuvres du XIXe et de la première partie du XXe siècle. Dans le secteur des sciences et des ouvrages de vulgarisation, cela confine même à la pénurie.

Pour autant des pays émergent sur le marché de l'édition, comme le Maroc, principal pourvoyeur d'une production de qualité depuis vingt-cinq ans. Le public cultivé recherche aussi les essais transposés du français par des traducteurs issus de cette génération née après l'indépendance qui maîtrisent parfaitement les deux langues. Cela permet de donner un bon aperçu des nouveaux courants de pensée, notamment en France.

Pressions des extrémistes

A l'autre extrémité du monde arabe, le Koweït apparaît également comme un acteur culturel important. Cette situation a commencé dès l'indépendance de l'émirat, à la fin des années 1950. Parmi ses programmes de traduction, on distingue notamment l'illustre série *Alam al-maarifa* (Le monde de la connaissance), qui bénéficie d'importantes subventions. Ce projet aurait sans doute été le champion incontesté de sa catégorie s'il n'avait pas été entravé par les pressions des religieux extrémistes qui créent des polémiques aussi bien sur les romans que les essais. Les Emirats arabes unis sont aussi actifs dans l'édition grâce à l'Académie culturelle d'Abou Dhabi, qui joue un rôle central en matière d'édition électronique.

En regard, la production éditoriale des pays enrichis par la rente pétrolière est incroyablement pauvre. C'est principalement le cas de l'Arabie saoudite, où la culture est victime de la censure. Il en va de même pour la Libye, dont le paysage éditorial est sinistré : la plupart des livres exposés tournent autour du *Livre vert* du Colonel Kadhafi. La participation de l'Irak, elle aussi, a été des plus modestes, ce qui s'explique par sa situation actuelle. La culture arabe a perdu là l'un de ses piliers les plus importants, puisque même sous la dictature du régime de Saddam Hussein, la production éditoriale n'avait pas cessé à Bagdad. Depuis l'intervention américaine, le marché de l'édition est totalement désorganisé. Un grand nombre de lieux culturels ont aussi été détruits.

La Foire a permis de découvrir les livres arabes imprimés en Iran. Il s'agit pour l'essentiel de traités anciens de philosophie arabo-islamique, que les éditeurs arabes avaient arrêté de publier à cause de l'influence grandissante du wahhabisme saoudien depuis trente ans. L'Iran ne participe pas officiellement à la Foire, le pays est représenté via des œuvres en arabe ou en farsi, distribuées par des diffuseurs libanais ou syriens.

Enfin, la manifestation a été l'occasion de saluer un événement majeur : la parution du septième et dernier tome de la traduction arabe du chef-d'œuvre de Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*. Commencée en 1979 par l'intellectuel syrien Elias Badiwî, la traduction fut poursuivie après la mort de ce dernier par l'homme de lettres syrien Jamal Chehayed. La publication a été réalisée intégralement au Caire, grâce à une subvention allouée par le Centre national du livre (CNL). La France, du reste, est pressentie pour être le prochain invité d'honneur. ■

GAMAL GHITANY
(traduit de l'arabe par Khaled Osman)

Campagne de traductions, festival World Voices, résidences de traducteurs...

Le livre français veut traverser l'Atlantique

Aux Etats-Unis, le métier de traducteur littéraire ne fait pas vivre son homme. Dans un pays où la plupart des éditeurs n'ouvrent que difficilement leurs catalogues à la littérature étrangère, le traducteur est presque toujours mal payé et souvent peu considéré. On ne trouvait ainsi pas plus de deux ouvrages étrangers dans la liste des 100 meilleurs livres de l'année publiée par le *New York Times*, en 2004... Un constat valable pour toutes les langues, y compris le français, pourtant l'un des idiomes les plus traduits outre-Atlantique (presque un tiers d'un ensemble très faible : les traductions représentaient 2,8 % du total de la production éditoriale américaine en 2003).

Partant de ce constat, les représentants de différents Etats européens mènent des campagnes d'aide à la publication de leurs littératures. Pour la France, la récente création d'un poste d'*« attaché du livre et des échanges intellectuels »* dépendant de l'ambassade de France aux Etats-Unis contribue au développement de cette politique. Fabrice Rozié, premier titulaire de ce poste, a décidé de faire reposer son action sur un dispositif à plusieurs jambes. D'abord, dans le cadre du « Plan traduire », qui recompose les aides en fonction des bassins linguistiques plutôt que des pays, le bureau de New York travaille en synergie avec celui de Londres, chacun alimentant un site Internet commun (www.frenchbooknews.com). Ensuite, une offre de résidences de traduction vient d'être mise en place, afin de permettre à des traducteurs américains de séjourner en France. C'est la Villa Gillet, institution lyonnaise installée sur les hauteurs de la Croix-Rousse, qui a déjà commencé à recevoir deux de ces traducteurs fin novembre 2005 et en accueillera six autres, d'ici à la fin 2006.

Tendance américano-centriste

D'autre part, la France s'est engagée à soutenir, pour les trois prochaines années, le festival de littérature World Voices, organisé depuis 2005 à New York. Cette manifestation, créée à l'initiative du PEN Club et spécialement de Salman Rushdie, son président, rassemble dans différents lieux de Manhattan des écrivains du monde entier. La volonté de casser la tendance américano-centriste des éditeurs américains semble susciter l'intérêt des lecteurs, dont 10 000 ont assisté, en 2005, aux cinq jours de rencontres de la première édition.

Enfin, une campagne de traduction va être lancée. L'objectif est de créer une collection de cinquante titres, sélectionnés par un comité franco-américain d'éditeurs (Olivier Cohen, patron des éditions de L'Olivier, pour la France), de traducteurs, d'écrivains (Siri Hustvedt) et d'agents, traduits, puis publiés par des éditeurs américains. Ce comité, créé le 27 janvier, choisira des ouvrages de langue française publiés depuis 2000, dont une moitié dans le domaine de la fiction et une autre dans celui des sciences humaines. ■

R. R.

L'ÉDITION

LE MINISTÈRE PUBLIC a annoncé son intention d'attaquer devant la 17e chambre de la cour de Paris, le roman *Pogrom*, d'Eric Bénier-Bürckel, publié chez Flammarion en janvier 2005, dont certains passages avaient fait l'objet d'une vive polémique, en raison de leur caractère jugé antisémite. L'audience a été fixée au jeudi 12 octobre.

ENCRE MARINE, maison créée en 1991 dans la Loire et dirigée par Jacques Neyme, a décidé de s'amarrer aux éditions Michalon, à compter du 1er mars, afin de s'assurer une plus grande visibilité. Avec plus de 90 titres à son catalogue, l'éditeur, qui est aussi professeur de philosophie à Saint-Etienne, s'est fait remarquer par la publication de textes sur le plaisir, mais aussi de critiques littéraires, de recueils de poésie et de philosophie. Les nouveaux titres conserveront leur présentation soignée.

LE LOMBARD, aujourd'hui filiale du groupe Média Participations, a choisi de fêter ses 60 ans par anticipation. Créé le 26 septembre 1946 par Raymond Leblanc, la maison belge spécialisée dans la bande dessinée pour la jeunesse a décidé de rééditer douze titres emblématiques de son fonds. Le premier retenu est *Le Secret de l'Espadon*, d'Edgar P. Jacobs, qui sera tiré entre 12 000 et 15 000 exemplaires, dans une collection intitulée « Millésimes ».

LES ÉDITIONS GUTENBERG sont le nouveau label créé par Stephen Belfond, qui dirige déjà « Mémoire du livre ». A côté de la réédition de livres liés au patrimoine français, avec le soutien du Centre national du livre, Stephen Belfond a pour ambition de publier une quinzaine de titres par an, romans ou essais, français ou étrangers. Le premier ouvrage est *Salauds de pauvres* !, de Jacques Deroo, le témoignage d'un SDF passé par la prison et devenu éducateur (216 p., 15,50€). Devrait suivre en mars, *Une Américaine à Pékin*, de Rachel DeWoskin. (Editions Gutenberg, 33, boulevard Voltaire, 75011 Paris.)

LES ÉDITEURS SCOLAIRES ne veulent pas servir de *« boucs émissaires »* des maux de l'école. Dans une pétition rendue publique le 24 janvier – et signée notamment de Marie-Claude Brossollet (Belin), Olivier Querenet de Breville (Bordas), Isabelle Jeuge-Maynart (Hachette Education), Marie-Noëlle Audigier (Hatier), Isabelle Magnard (Magnard), Jean-Manuel Bourgois (Magnard-Vuibert) ou Catherine Lucet (Nathan) –, il est rappelé que *« les manuels scolaires sont conçus comme des outils d'application des programmes d'enseignement »* définis par le ministère de l'éducation nationale.

EDITIS, filliale à 100 % de Wendel Investissement, qui avait décidé, en juin 2005, d'adhérer à l'Association pour le développement de la librairie de création (Adelc), en qualité de membre donateur, a versé 100 000 euros à l'association. L'ensemble des maisons du groupe (littérature, éducation et référence) a rejoint l'Adelc, dont La Découverte faisait déjà partie en tant que membre fondateur.

LE PRIX DES DEUX MAGOTS a été décerné au romancier et poète belge Jean-Claude Pirotte pour *Une adolescence en Gueldre* (La Table ronde), a annoncé, mardi 31 janvier, le jury réuni dans le célèbre café parisien situé place Saint-Germain-des-Prés. Le prix, fondé en 1933, est doté de 7 700 euros.

LA 23e ÉDITION DE LA « SCUOLA PER LIBRAI », séminaire de réflexion sur l'édition européenne organisé par les Messageries italiennes, qui se tient chaque année à Venise, s'est achevée vendredi 27 janvier. Après les interventions de l'éditrice marocaine Layla Chaouni, des romancières chinoise Ying Hong ou croate Dubravka Ugresic, la journée s'est conclue par une conférence de l'historien Roger Chartier sur l'évolution des pratiques de lecture. Mais la manifestation fut surtout, cette année, l'occasion de rendre hommage à la mémoire de son fondateur, Luciano Mauri, ancien patron du groupe des Messageries italiennes – troisième groupe d'édition de la Péninsule et numéro un de la distribution – disparu le 9 décembre 2005 (*Le Monde* du 26 décembre).

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

Entre les murs, de François Bégaudeau (Verticales)
Rottweiler, de Ruth Rendell (éd. des Deux Terres)
Le Cercle fermé, de Jonathan Coe (Gallimard)
Moments donnés, de Gil Jouannard (Phébus)
Lily la tigresse, d'Alona Kimhi (Gallimard)
Désert américain, de Percival Everett (Actes Sud)
L'Affaire du voile, de Pétillon (Albin Michel)

ESSAIS

Les Architectes de l'extermination, de Götz Aly et Suzanne Heim (Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah)
Tout Mozart, sous la direction de Bertrand Dermoncourt (éd. Robert Laffont)
Lettres des jours ordinaires, de Wolfgang Amadeus Mozart, choisies et présentées par Anne Paradis (Fayard)
Chroniques musiciennes d'une Europe baroque, de Denis Morrier (Fayard/Mirare)
La Chaîne des forçats (1792-1836), de Sylvain Rappaport (Aubier)
Le Livre des déserts, sous la direction de Bruno Doucey (éd. Robert Laffont)
Et la lumière fut, de Jacques Lusseyran (éd. du Félin)

AGENDA

LE 3 FÉVRIER.
SEBBAR. A Lyon, la bibliothèque du 1er arrondissement accueille Leïla Sebbar dans le cadre de l'exposition *Mes Algéries en France, du carnet de voyage au journal*, réalisée par les éditions Bleu autour (à 19 h 30, 7, rue Saint-Polycarpe ; rens. : 04-78-27-45-55).

LE 4 FÉVRIER.
GIONO/MARTINSON. A Marseille, à l'occasion de l'exposition « Le cinéma de Jean Giono », une journée de rencontres est organisée à la bibliothèque de l'Alcazar, autour du thème « Jean Giono & Harry Martinson : écrivains du peuple, écrivains contre la guerre » avec Philippe Geneste, Jérôme Meizoz, Nicolas Offenstadt et François-Noël Simoneau. Elle donnera lieu à la publication d'un numéro spécial de la revue *Marginales* (éd. Agone) (de 14 à 19 heures, 58, cours Belsunce, 13001 ; rens. : 04-91-55-90-00).

LE 5 FÉVRIER.
TSYPKIN. A Paris, l'Institut néerlandais et les éditions Christian Bourgois projettent le documentaire *Tsypkin, une histoire russe*, relatant la vie et l'œuvre de Leonid Tsypkin (1926-1982), auteur d'*Un été à Baden-Baden*, en présence de la réalisatrice, Saskia van Schaik et de Misha Tsypkin, fils de l'écrivain (à 16 heures, au cinéma l'Archipel, 17, bd de Strasbourg, 75010 ; entrée 7 €, rés. : 01-53-59-12-47).

LE 6 FÉVRIER.
DARWICH. A Paris, les éditions Actes Sud proposent dans le cadre de « La saison en poésie », consacrée à Mahmoud Darwich, une soirée lecture avec Didier Sandre, qui lira des extraits de *Ne t'excuse pas*, en présence de l'auteur (20 heures, Reid Hall, 4, rue de Chevreuse, 75006 ; entrée 10 € ; rés. : 06-12-72-55-36).

LE 7 FÉVRIER.
CORPS. A Lyon, à la Villa Gillet, pour la parution du 3e volume de *L'Histoire du corps* (Seuil), rencontre avec Jean-Jacques Courtine, Robert Muchembled et Georges Vigarello sur le thème des « Regards sur l'histoire du corps » (à 19 h 30, 25, rue Chazière, 69004 ; rens. : 04-78-27-02-48 ou info@villagillet.net).

JUSQU'AU 11 FÉVRIER.
CORENTIN. A Billère (64), « Corentin, génial gribouilleur », exposition consacrée à l'auteur-illustrateur Philippe Corentin (à la médiathèque d'Este ; rens. : 05-59-13-06-30).

Dany Laferrière

« Je veux entendre le chant du monde »

Entretien avec l'écrivain d'origine haïtienne, qui publie « Vers le sud » parallèlement à la sortie en salles de son adaptation au cinéma

Dany Laferrière, janvier 2006. JÉRÔME BRÉZILLON POUR « LE MONDE »

Votre narrateur s'appelle Vieux Os. Dans certains livres, il explique que ce n'est pas son vrai nom. Révéler le vrai risquerait de le mettre en danger, dites-vous ?

Dany Laferrière n'est pas mon vrai nom, je le confesse. Je m'appelle Windsor Klebert Laferrière. Or c'était aussi le nom de mon père, qui était un agitateur politique, très engagé. Il a été maire de Port-au-Prince, diplomate, et opposant à Duvalier *[président d'Haïti de 1957 à 1971]*. Il s'est exilé pour éviter que les représailles du dictateur ne s'exercent contre moi. Pour être sûr que la police ne me ramasse pas à sa place, on m'a appelé Dany. Voilà pourquoi, dans mes livres, le narrateur n'a pas une identité propre, cachant son nom ou usant d'un pseudonyme.

D'un écrivain d'origine haïtienne, on attend des dénonciations de la dictature. Or, à quelques titres près, *L'Odeur du café* et *Le Cri des oiseaux fous*, vous en parlez assez peu.

J'ai essayé d'esquiver ce thème qui a inspiré une forme littéraire accomplie avec Garcia Marquez, Roa Bastos, Asturias. La dictature est l'arbre qui cache la forêt, et moi, j'ai voulu dépeindre la forêt, les petites choses de la vie, les angoisses d'un garçon de 17 ans, la découverte du désir... tout ce dont j'ai été témoin, ce dont la presse internationale se moque. La zone laissée dans la pénombre.

Témoin... et protagoniste, car ces « petites choses » sont très personnelles.

J'utilise énormément d'éléments d'autobiographiques. Je pense que la littérature est moins une affaire de style qu'une affaire de témoignage, en tout cas dans les pays qui n'ont pas eu beaucoup de transcripteurs. Je raconte l'histoire de mon pays à ma manière, comme je l'ai vue, comme je voudrais me la rappeler. Pour moi, la littérature, ce n'est pas l'extériorisation de l'être intime, cette danse conceptuelle du ventre. Ce dont je veux me souvenir, ce que je veux préserver, ce sont ces brindilles, la vie là-bas, ma famille, plutôt que les événements-chocs. Je n'ai aucun scrupule avec mes histoires, que je triture et malaxe pour en faire des émotions. Je pratique le ressassement, en pensant que le lecteur est un ami, que, s'il ne m'aime pas, il détale.

Mais vous n'aimez pas qu'il vous aime pour de mauvaises raisons...

Je veux être pris pour un écrivain, et les seuls adjectifs acceptables pour un écrivain sont « bon » ou « mauvais ». Je ne veux pas subir l'outrage géographique, être défini par ma langue ou la couleur de ma peau, entendre parler de créole, métis, Caribéen, francophone, ni de Haïtien, tropical, exilé, nègre, toutes ces notions qui ont un petit air postcolonial. Je veux entendre le chant du monde et je refuse le ghetto. Je fuis la langue vernaculaire, car je pense qu'on peut créer la créolité sans fabriquer des images exotiques, en cultivant plutôt le classicisme le plus pur, la langue commune. Dans le meilleur des cas, la langue créole nous amène au réalisme merveilleux d'Alejo Carpentier, mais dans le pire des cas vers le catalogue du ministère du tourisme. Mon rêve serait de ne pas pouvoir être cité, que l'on ne puisse rien sortir du contexte. Je cultive l'absence de style afin que le lecteur oublie les mots pour sentir les choses. J'élimine, j'efface, afin que l'essentiel reste ramassé, presque caché, entre les phrases, dans les points. Bien sûr, on a besoin de décor, le lieu est incontournable, comme dit Edouard Glissant, mais il ne doit pas être au premier plan.

Comment définir *Vers le sud* qui paraît aujourd'hui parallèlement à la sortie du film de Laurent Cantet ? Ce n'est pas un mixage des trois nouvelles que Laurent Cantet a tirées de *La Chair du maître* pour écrire son film, ni une novélisation du film, c'est un nouveau livre...

La Chair du maître était un peu bancal. Il y avait deux livres en un. Et comme depuis des années, sans scrupule, je réécris tous mes livres, j'ai remis de l'ordre dans celui-là en réunissant des histoires de gens qui viennent du nord vers le sud. Cela devenait plus cohérent.

Votre univers est essentiellement féminin. Il y a d'abord vos grands-mères, mère, tantes...

Mon père était parti, et les hommes étaient absents de la vie quotidienne. Ils m'avaient laissé aux femmes, qui m'ont gâté. Je me souviens des parfums, des tarlatanes, rires, confidences, taquineries, jupons qui virevoltaient autour de moi.

...Il y a aussi, lorsque vous êtes adolescent, cette période que vous décrivez dans *Le Goût des jeunes filles*, passée à la fenêtre, à observer les filles de la maison d'en face.

C'est un livre sur le désir que suscitent ces jeunes tigresses qui n'obéissent qu'à leurs propres règles dans une société profondément machiste. A ce propos, je tiens à dire que les prostituées, pour moi, ça n'existe pas. Ce sont des gens !

Ce qui nous amène à *Vers le sud*, où des femmes américaines viennent à Port-au-Prince pour avoir de tendres rapports avec de jeunes Haïtiens.

Le sujet du livre est le suivant : est-ce que c'est de l'amour quand on paie ? A mon avis, oui. Moi, jamais je ne pourrai voir en ces jeunes hommes des objets. Non seulement je ne les juge pas, mais j'applaudis ! Quant aux femmes, j'en ai rencontré. Ce sont des cadres, qui à cause de la hiérarchisation, ne peuvent pas avoir de rapports sexuels avec des hommes plus jeunes, ou des subalternes. Alors elles viennent là pour concilier leur désir sexuel et leur désir amoureux. Elles ne séparent pas les sentiments des sensations. Ce n'est pas du tourisme sexuel, c'est du tourisme amoureux. Dans le tourisme sexuel, la personne qui paie a le pouvoir. Dans le tourisme amoureux, payer vous rend plus faible.

N'y a-t-il pas autre chose qui se joue, au niveau du fantasme, et que vous aviez abordé dans *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer ?* Chez la femme blanche, il y a le désir de vérifier une mythologie sexuelle, et chez l'homme, celui de faire l'amour avec une Blanche sans se fatiguer, de consommer « la chair du maître », de prendre une revanche de classe, de race, de dominé ?

Certes, deux faces d'une même médaille, mais dans *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, mes deux jeunes nègres de Montréal passaient leur temps à philosopher, délirer, lire le Coran, écouter du jazz, bref, essayer de comprendre le monde. Car le monde est dans notre chambre. Et ici, dans *Vers le sud*, j'évoque des femmes qui ont toujours eu un comportement aimable, agréable. Leur but était de se rendre la vie plus facile, mais sans écraser personne. On discutait de la vie, elles nous racontaient des histoires, nous expliquaient comment allait le monde, nous donnaient à manger. Elles voulaient toujours aller voir les mères des garçons avec lesquels elles avaient des relations, aller dans les quartiers les plus populaires, ce que ne faisaient pas les gens de la bourgeoisie d'Haïti, ni de la classe moyenne ! Elles nous amenaient un paradis, toujours très bien habillées, parfumées, séduisantes, désirables, attentives ! Il y a beaucoup de poussière à Port-au-Prince, dès qu'on sort, on est maculé, or elles, on avait l'impression qu'elles en étaient épargnées. Elles avaient une peau... Non, ce n'est pas politiquement correct de dire cela ! On aimait bien !

Le désir et le sexe sont quand même traités comme une métaphore politique ?

Dans une société où les rapports de classes sont si terrifiants, où l'écart entre les riches et les pauvres est si grand, où l'humiliation, le dédain, le mépris de l'autre sont si importants, la seule chose qui peut rapprocher un homme et une femme, c'est le désir. Non, ce n'est pas une sexualité innocente que je décris, c'est une sexualité comme instrument de pouvoir, social, politique, économique. Mais je sais que dans cet échange, ce contact de chair, il y a quelque chose de plus. Entre Legda, qui a un nom de dieu, et les femmes, il y a du désir physique des deux côtés. Lui est attiré par la lumière, elles ne sont absolument pas dans une relation de prostitution.

Vous êtes un homme d'images. Citons l'exemple du titre de l'un de vos romans, *Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle un fruit ou une grenade ?*, qui a un impact visuel indéniable, et qui commence par ces mots : *« Ceci n'est pas un roman »*...

... en référence au *Ceci n'est pas une pipe* de Magritte. Il y a un tableau de Matisse qui me subjugue : *Grand intérieur rouge*. Il me donne l'impression de regarder à l'intérieur de moi-même. Il y a chez Matisse une telle vitalité, une telle sexualité ! Ce titre, ne veut rien dire d'autre que sexe, sexe, sexe ! Matisse m'a aidé à rester moi-même. Quand j'écrivais mon premier roman, j'avais placé une reproduction de l'un de ses tableaux devant ma vieille Remington. On y voyait des couleurs vives, des bouquets de fleurs, et des peaux de bêtes sauvages. Or j'étais un jeune fauve dans une cage, et j'avais la terreur d'être domestiqué. Je regardais avec inquiétude cette culture qui était parvenue à faire d'un tigre sauvage un tapis.

« Je veux être pris pour un écrivain, et les seuls adjectifs acceptables pour un écrivain sont "bon" ou "mauvais". Je ne veux pas subir l'outrage géographique, être défini par ma langue ou la couleur de ma peau, entendre parler de créole, métisse, Caribéen, francophone, ni de Haïtien, tropical, exilé, nègre, toutes ces notions qui ont un petit air postcolonial »

Mon credo esthétique est la peinture primitive haïtienne, parce qu'elle nous plonge dans le monde des sens, la chair, l'odeur du café...

***« Je me suis toujours pris pour un cinéaste »*, avez-vous dit.**

Si mes premiers romans sont très courts, c'est à cause de l'influence du cinéma. Je ne voulais pas excéder quatre-vingt-dix minutes. J'aime quand les choses vont vite. Je voulais être le Carl Lewis de la dactylo, faire un bouquin en dix jours. J'ai utilisé l'écriture du cinéma dans mes livres : le scénario, la mise en scène, le montage, petits paragraphes, dialogues, monologue comme dans *La Chair du maître*. *Le Goût des jeunes filles* était un hommage à Pedro Almodovar. J'aime que mes personnages prennent la parole en toute liberté. Mais maintenant, ça y est, l'écrivain devient cinéaste. Je viens de faire un film qui s'appelle *Vite, je n'ai pas que ça à faire !* J'y ai résolu le problème majeur du cinéma : celui du financement. Tout le monde a payé pour être dans le film, de la vedette au figurant en passant par l'équipe technique. Cela résout aussi le problème de la distribution : un film coûte tellement cher qu'on ne peut pas se permettre de ne pas le montrer. Moi, si ! C'est comme un roman, je le gère comme un manuscrit. Si je n'en suis pas satisfait, je le garde dans mes tiroirs, et je le montre à qui je veux...

A quoi ressemble un film de Dany Laferrière ?

A du Woody Allen fauché. Ou au premier film de Spike Lee : *Nola Darling n'en fait qu'à sa tête* ! Montage rapide. J'ai filmé en pensant à mes livres, en essayant de retrouver la même liberté. Avant de commencer à écrire, j'avais tenté de régler mon rapport à Haïti, au mensonge et à la vérité. Dans une dictature, on est toujours en train de cacher quelque chose. On ne sait jamais de quoi vous allez être incriminé. Après, comme immigré c'est la même chose : on doit tricher. Pour écrire, il m'a fallu régler mon rapport avec l'affabulation. C'est la démarche que je poursuis au cinéma. Trouver sa place entre mensonge et morale. La question reste : comment peut-on être quelqu'un si on passe sa vie à essayer de plaire, à dire merci ? Comment être libre ?

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-LUC DOUIN

Biographie

Né en 1953 à Port-au-Prince, Dany Laferrière a raconté dans *Le Cri des oiseaux fous* comment il a fui la dictature haïtienne. Arrivé à Montréal sans ami, sans un sou, il vit de petite boulots, travaille en usine jusqu'à ce qu'il écrive *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, immense succès. Il a publié depuis une douzaine de livres, écrits à Miami, évoquant son enfance (*L'Odeur du café* et *Le Charme des après-midi sans fin*), son adolescence (*Le Goût des jeunes filles et La Chair du maître*), son séjour en terre nord-américaine (*Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ?*), un retour mi-rêvé au pays natal (*Pays sans chapeau*). A nouveau installé à Montréal où il tient une chronique hebdomadaire dans *La Presse*, il y a publié *Je suis fatigué*. Tourné vers le cinéma, il a écrit et réalisé *Comment conquérir l'Amérique en une nuit* et *Vite, je n'ai pas que cela à faire*.
Hormis *Le Goût des jeunes filles* et *Vers le sud*, publiées chez Grasset, les livres de Dany Laferrière sont disponibles au Serpent à plumes.